

# **FNA 0228 - Les Jardins de l'apocalypse**

**Richard Bessière**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# ***LES JARDINS DE L'APOCALYPSE***



**ERICHARD  
BESSIERE**



★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions  
*"Fleuve Noir"*

**F. RICHARD-BESSIERE**

**LES JARDINS DE L'APOCALYPSE**

COLLECTION  
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR  
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII<sup>e</sup>

© 1963 « Éditions Fleuve Noir », Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles,  
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,  
y compris l'U. R. S. S. et les pays Scandinave »

## CHAPITRE PREMIER

La « chose » s'étirait, grasse et molle, derrière la fenêtre. Elle collait au grillage fin, comme une création invraisemblable échappée d'un cerveau malade.

### *Hallucinante.*

Karen la considéra avec dégoût jusqu'à ce que sa masse glauque se fût enfin arrachée du treillis protecteur pour s'élancer dans les airs avec cette nonchalance sournoise qui semblait caractériser cette race étrange et mystérieuse.

### *Ahurissante.*

Il en flottait encore quelques-unes dans la rue déserte et abandonnée. Bien moins qu'autrefois, mais l'approche du printemps en faisait toujours surgir de nouvelles, plus colorées, plus lumineuses... plus vivantes aussi, d'une densité égale à celle de l'atmosphère, comme de gros ballons transparents, sans bouche, sans yeux, sans nez, sans oreilles. Rien qu'une membrane fine, toute frémissante, et qui se déformait sans cesse pour prendre brusquement les apparences les plus variées.

### *Répugnantes.*

Karen les avait toujours connues ; elles faisaient partie de son petit univers étroit dans lequel elle pataugeait depuis sa naissance et dont elle heurtait continuellement les limites vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle se souvenait de ces longues matinées d'autrefois passées devant la fenêtre à épier les « choses », à les compter, à les observer dans leurs fantastiques métamorphoses, s'extasiant sur les reflets éblouissants des couleurs vives, presque irréelles, que dégageaient les fines membranes.

### *Effrayantes.*

Mais les enfants ne comprenaient pas ce qu'il y avait d'atroce et d'horrible dans ces « choses » qui flottaient majestueusement au milieu de la rue, toutes diaprées de lumière solaire comme des gouttes de rosée aux premières lueurs de l'aube.

Pour Karen, maintenant, le voile s'était déchiré et elle savait. Seule la rue avait conservé pour elle la même et absurde signification. Large espace de poussière et de rocaille. Frontière vide entre deux mondes lointains. Le sien, et l'autre, celui d'en face, où brillaient chaque soir des lumières vives, derrière d'autres fenêtres, dans d'autres univers, là où vivait un autre monde. Une autre Karen, peut-être ! Elle voyait des

nuages rougeâtres s'amonceler au-dessus de l'horizon et former comme des langues de feu dans le lointain, entre les façades construites dans le style majestueux de la troisième guerre mondiale.

### *Terrifiantes.*

Il semblait à Karen que quelque chose de décharné se mouvait dans cette portion d'horizon à peine visible entre les façades. Là justement où apparaissaient les campagnes grisâtres crevassées d'ombres bistres.

À cela, pourtant, on s'habitue.

Mais les « choses » !

Ces êtres impalpables, légers, multicolores, frémissants, qui flottaient dans l'air et qui suçaient entièrement un organisme vivant en quelques secondes... Qui étaient-ils ?

### *Abominables... Maléfiques... Démoniaques...*

C'étaient pourtant les maîtres tout-puissants de ce monde à l'agonie qui survivait encore depuis près d'un siècle.

Un siècle. Déjà ! Un beau matin, tout à coup, les « choses » étaient apparues. Sans doute, le monde n'avait pas compris ce qui lui arrivait.

Mais cela, Karen l'ignorait. C'était si lointain !

\*

\* \*

Karen se retourna au bruit que fit la dalle en glissant dans l'orifice du boyau. Dans le fond de la pièce, une silhouette émergeait d'une ouverture ronde et obscure, comme un animal évacuant son terrier, et Karen reconnut immédiatement Pat.

Il se dressa devant elle, à moitié nu, frottant d'un geste machinal plus qu'attentionné la poussière maculant la souquenille qui lui tenait lieu de culotte.

— Pourdieu, Karen...

— Pourdieu, Pat...

Il souffla un instant, la contempla longuement, et sa main esquisça un mouvement circulaire à hauteur de sa poitrine.

— Ton père, Karen, dit-il simplement. Il est mort.

Tout simplement aussi, elle dit : « Ah ! », puis elle répéta le geste de Pat, le dos tourné à la fenêtre.

C'était la Règle. Les Adultes mouraient pour creuser d'autres boyaux, d'autres tunnels, d'autres couloirs, pour ouvrir une autre brèche sur un autre monde. Les parents de Karen n'avaient pas échappé à la Règle, comme ceux de Pat. Pour élever les enfants, n'y avait-il pas les nourrices cybernétiques, gardiennes vigilantes du produit des hommes, machines vertueuses nourries de scrupules et de

bienveillance ?

Les Adultes vivaient dans un autre secteur, plus loin... là où s'entretenaient la vie, là où l'on œuvrait pour la survie d'un peuple qui refusait sa fin.

C'était la Règle.

Pat dit aussi :

— Demain, notre secteur fera la jonction avec le secteur huit. Ce sera fête, Karen.

Elle sourit et ses yeux brillèrent intensément. Elle sourit parce que Pat était grand et beau, et parce qu'elle savait qu'un jour ils s'accoupleraient. C'est à Pat qu'appartenait cette décision. Lui seul en prendrait l'initiative.

Puis elle fronça les sourcils. Parce qu'elle songeait à Peggy, plus âgée qu'elle, et qui avait déjà offert à Pat des plaisirs qu'elle devinait en elle, mais qu'elle ignorait encore.

Mira et Peggy aussi seraient de la fête. Pat danserait devant elles, emporté par son exaltation, en riant et en criant à tue-tête. Mira et Peggy sauteraient sur leurs pieds et se mettraient à danser à leur tour en se mêlant à ses évolutions. Nues, entièrement nues, jusqu'à ce que...

C'était ainsi chaque fois, dans les boyaux les plus reculés, les soirs de fête.

Karen tourna la tête et regarda par la fenêtre.

De petits amas glauques évoluaient lentement. Quelques-uns s'aplatissaient, d'autres s'effiloçaient.

— Pat, dit-elle brusquement, comment était-ce autrefois ?

Il s'avança, et sa main se posa sur l'épaule de sa jeune compagne.

— Que veux-tu dire ?

— Les gens vivaient à l'air libre, n'est-ce pas ?

— C'est ce qu'on affirme.

— Ils offraient leurs corps à la pluie, au soleil, à la neige, au vent.

— On le dit.

— Quelle drôle d'impression cela doit procurer ! Que faisaient-ils encore ?

— Comment veux-tu que je sache ?

— Père disait que dans les campagnes, l'été, les gens allaient pour faire des bouquets, des bouquets de... fleurs. Oui. Fleurs, c'est bien le mot qu'il disait.

— Fleurs ?

— Oui, Pat. C'étaient des plantes avec des feuilles toutes colorées, et toutes parfumées. Il disait que c'était un cadeau de la nature après les rigueurs de l'hiver et que les fleurs étaient un symbole de fraîcheur, de jeunesse, de force et d'amour. C'est curieux, n'est-ce pas ?

Elle rit naïvement, amusée par l'intérêt qu'elle avait un instant suscité dans l'esprit de Pat. Et Pat rit à son tour, comme il riait à chacune de ces légendes colportées par les générations anciennes.

Karen soudain cessa de rire, et Pat soudain la devina nerveuse, surexcitée, alors qu'elle lui montrait les taches multicolores qui dansaient en désordre entre les façades sombres. Chacune maintenant était un enchevêtrement informe de bandes vertes, rouges, jaunes, bleues, imprécises, malsaines, vaguement rectilignes, aux contours mal délimités.

— Crois-tu vraiment qu'un jour nous pourrions débarrasser le monde de ces « choses » ? Et que nous retrouverons le monde d'avant ?

— Ce monde dont tu parles nous est étranger, Karen, il ne nous appartient plus. C'est possible, mais je n'y crois pas. Pourtant, c'est ce qu'on s'efforce de nous faire croire depuis des générations et les visiophones continuent à nous débiter de réconfortantes promesses. Toujours les mêmes et qui nous sont destinées, bien entendu, car les Adultes, eux, ont cessé d'y croire depuis longtemps. Mais ça aide, paraît-il, à supporter notre misérable existence.

Karen le regarda avec de grands yeux ronds :

— Pat... Voyons, tu parles comme un Adulte.

— Je suis presque un homme, Karen. La différence, ce sont les Adultes qui la font. Ce n'est qu'une question de majorité civile.

Il y avait une certaine grandeur dans ses paroles, mais aussi beaucoup de dégoût et de rancœur. À peine sorti des brumes de l'enfance, Pat avait conscience, comme tous ceux de son âge, souvent précocement mûris, de n'avoir pas les mêmes droits que les autres et de se heurter à cette ligne de démarcation très nette qui existe entre l'enfance et la maturité.

Il fit quelques pas dans la pièce et se planta devant le vieux visiophone poussiéreux encastré dans le mur.

— Le jour où cet appareil cessera de fonctionner, ce sera la fin. Déjà les émissions s'espacent de plus en plus. Un beau jour, nous écouterons la dernière. L'écran s'allumera et le petit homme-chauve et tout boursoufflé apparaîtra avec le même sourire confiant et persuasif. Il débitera les mêmes paroles : « La victoire est proche, c'est pour bientôt... nos savants sont sur la bonne voie. Rien ne peut s'opposer à l'intelligence humaine. Rien ne peut empêcher notre victoire. Ayez confiance... ayez confiance... »

Il prit négligemment un morceau de tablette de biovitamine qui traînait sur une étagère et se mit à la grignoter en se tournant vers Karen :

— Et puis ce sera la fin, dit-il. Les dernières réserves d'énergie seront épuisées et plus rien ne fonctionnera. L'obscurité, la nuit, le



silence et la mort.

— Pat, donne-moi une tablette.

Il fouilla dans le coffre du distributeur, en sortit une et la lui tendit.

— Si je meurs avec toi, ça m'est égal, déclara-t-elle, puisque nous serons ensemble dans l'Unité.

Elle se blottit contre lui et savoura sa chaude présence. Au-dehors, les immondes créatures continuaient à s'agiter mollement derrière les fenêtres.

Hideuses !

## CHAPITRE II

Dans les boyaux désaffectés, la fête battait son plein. Il régnait dans la grande salle ronde une chaleur étouffante, anormale, tandis que des ombres légères dansaient le long des parois rocheuses.

C'était la fête, la grande fête de la jonction, qu'une jeunesse furieuse et implacable célébrait en vase clos, dans un de ces sanctuaires interdits où les Adultes se gardaient bien d'entrer. Un monde fermé dans un autre, plus mystérieux encore, là où les joies impossibles débordaient l'abdication et la résignation.

Qu'importait le prétexte ? Aujourd'hui on buvait, on dansait, on criait, parce que deux mains s'étaient serrées à travers une mince couche de terre et qu'un visage était apparu dans l'orifice béant.

Un visage... un autre visage... puis un autre encore. Et encore... et encore... Les Adultes aussi avaient approuvé cette allégresse et l'instant avait été pathétique, émouvant, solennel.

Et cela durait depuis de longues années, depuis que l'homme avait refusé sa solitude et sa défaite, hurlé sa détresse et son infortune à la face d'un destin trop cruel.

On s'inquiétait de savoir ce qu'étaient devenus les autres rescapés, on voulait se connaître, s'unir, se retrouver, mettre en commun toutes les idées, toutes les pensées, celles-là même que les visiophones ébauchaient par la voix de quelques élus au cours des rares émissions qui parvenaient encore aux malheureux survivants.

Puis un beau jour, c'était une nouvelle jonction qui repoussait un peu plus les frontières de cette prison séculaire qui, tôt ou tard, allait devenir le tombeau d'une race qui se mourait lentement. Mais c'était ainsi. L'homme refusait de mourir en solitaire, comme si la loi du nombre pouvait l'aider à mieux accepter son propre sort.

Et cette jeunesse-là, qui se déchaînait dans la salle surchauffée, n'acceptait pas non plus son sort. Pour elle maintenant le temps ne comptait pas et seul le présent avait une réelle signification.

Lorsque Karen entra dans la salle, il montait de la cohue comme une sorte de bavardage insultant, scandé par le vacarme d'un groupe ; le plus exalté chantait une rengaine obscène et obsédante à la fois. Des couples dansaient dans le fond de la salle, tandis que les lampes se reflétaient sur les boîtes de « kaola » brandies par des centaines de mains. On buvait beaucoup et on riait. Comme si l'alcool et le rire eussent été l'antidote de la mort.

Karen se faufila dans la cohue, entre les corps brûlants qui s'agitaient frénétiquement, évita un couple enlacé qui luttait silencieusement dans un coin, et essaya d'atteindre Pat qu'elle apercevait au milieu de la lice.

Elle contourna un podium sur lequel une voix essayait de dominer le vacarme. C'était celle de Doc, l'intellectuel du groupe, l'orateur de la bande. Il citait Ronsard, comme une parole d'un passé fabuleux dont il avait peut-être eu connaissance en feuilletant quelques vieux livres échappés aux outrages du temps :

*De Tempé, la vallée un jour sera montagne,  
Et la cime d'Athos une large campagne,  
Neptune quelquefois de blé sera couvert,  
La matière demeure et la forme se perd...*

Le reste de son discours se perdit dans le brouhaha et Karen atteignit la lice, dédaignant Mira et Peggy, respirant au passage des relents de jalousie qui lui étaient destinés. Elle n'avait d'yeux que pour Pat, debout au milieu d'un groupe, qui discutait avec animation, puis elle se mêla au débat vocal déjà entamé, fixant son regard sur un jeune garçon, dont une plaque de métal, agrafée sur la tunique, portait le symbole du groupe sanguin. La lettre B.

Elle devina aussitôt ce qui allait se passer. Dans ce débat, la Mort jouait un grand rôle, mais personne ne s'en souciait, même pas celui qui portait l'insulte sur sa poitrine. Ce B maléfique que la légende rendait en partie responsable du cauchemar des hommes.

Ces préjugés dataient de la troisième guerre mondiale, celle qui avait anéanti et dévasté les trois quarts du globe. À cette époque, des hypothèses hardies avaient attribué aux différents groupes sanguins des différenciations tempéramentales, expliquant par là le mode d'adaptation qui conditionne les tendances inscrites dans le courant sanguin.

Pour confirmer la thèse, le continent qui avait déclenché la guerre et semé la mort sur la planète s'était révélé être, malheureusement, un peuple à prédominance relative de sang B, un des quatre groupe entre lesquels se répartissent tous les sangs humains.

Le jeune garçon au milieu de la lice appartenait à ce groupe, ce groupe maudit entretenu par les superstitions anciennes, et il devait, comme les autres, accepter les règles de la tradition, ainsi qu'il était d'usage les soirs de fête.

Son groupe l'avait choisi pour le combat et le regard de Karen suivit bientôt les supporters de l'élus qui prenaient place sur les gradins, tandis que les A, les O, les AB se bousculaient à leur tour dans les emplacements qui leur étaient réservés.

Il flotta soudain dans la grande salle une odeur d'agressivité et de férocité. Seule la voix de Doc retentit sur le podium :

— C'est la Règle, cria-t-il. La Loi de l'Unité. Notre Loi. La matière demeure et la forme se perd.

Karen détestait ce genre de spectacle et sa main, un instant, se crispa dans celle de Pat. Pat se tourna et eut un pâle sourire.

— Je n'y puis rien, lui dit-il, je dois obéir à la Règle. Je ne puis accepter leur insulte.

Elle savait que rien ne pouvait modifier la minute présente et, lorsque Pat s'élança dans la lice, elle se sentit à son tour gagnée par une étrange excitation.

Une fois encore, la victoire devrait rester à la Mort, car le combat était sans merci, sans pitié, implacable, et l'enthousiasme du public attestait, d'ailleurs, que l'on ne trichait pas avec elle.

\*

\* \*

Couteau en main, les deux adversaires commencèrent à s'épier, à se sonder du regard, puis feintèrent à plusieurs reprises pour s'apprécier mutuellement, sous les cris provocants de la foule survoltée.

Le représentant du groupe B était un rude adversaire pour Pat, que les O avaient désigné, et son agilité avait quelque chose de félin, de sournois, de déroutant même. Son ardeur guerrière revenait en surface et confirmait les tests psychobiologiques du siècle passé.

La lutte qu'il livrait faisait peut-être partie d'une fonction naturelle, mais il ne venait à personne l'idée que cette autodéfense pouvait *aussi* partir d'une simple réaction humaine. Celle qu'on nomme instinct de conservation et qui plane au-dessus de toute contingence psychobiologique.

On ne voyait dans le B qu'une créature rigide, imperméable, farouche et guerrière, auréolée de toutes les calamités humaines, et lorsqu'elle s'élança sur Pat pour frapper à l'improviste, un grand cri d'indignation monta des A, des O et des AB.

Pat esquiva et attaqua à son tour, entaillant légèrement le bras gauche de son adversaire. Un instant ils luttèrent, corps à corps, en une mêlée féroce, et roulèrent dans la poussière sous les acclamations du public.

Karen ferma les yeux et les secondes qui suivirent lui parurent durer des siècles. Elle entendit les cris de la foule, les encouragements, les invectives, et surtout les railleries destinées au maladroit ou au malchanceux.

Puis soudain le cri s'amplifia, unique, comme une marée débordant les digues, et inonda la salle surchauffée.

Elle rouvrit les yeux et vit Pat debout au milieu de l'arène. Le sang B rougissait son couteau et coulait à ses pieds. Devant lui, le corps de son adversaire achevait de se tordre dans la poussière. Il eut encore deux ou trois soubresauts puis il raidit enfin et ne bougea plus.

Ainsi s'affirmait le triomphe de la Règle. Et une fois de plus la Mort était victorieuse de la Mort elle-même.

Une musique éclata, soudaine et agressive, et Karen aperçut Mira et Peggy, toujours inséparables, quitter ensemble les gradins pour rejoindre le vainqueur.

Elle n'en pouvait plus et ne se sentait pas le courage d'assister aux fêtes terminales. C'était au-dessus de ses forces. Et puis, il y avait Mira et Peggy...

Karen se faufila dans la foule, quitta la grande salle et s'élança dans les boyaux déserts.

Au fur et à mesure qu'elle s'éloignait, elle accélérait le pas pour fuir cette atmosphère et ce spectacle qui lui étaient devenus odieux.

Elle se retrouva bientôt chez elle, étourdie, la tête encore toute bourdonnante, un peu fiévreuse même.

Que lui importait le reste à présent ; Pat était vivant, il n'y avait que cela qui comptait.

Elle resta ainsi, étendue sur son lit, perdue dans ses pensées, oubliant toute notion du temps, jusqu'au moment où, enfin, elle réalisa la présence de Pat à ses côtés.

Il se tenait là, encore tout couvert de sang et de poussière, souriant et gauche. Il était redevenu l'adolescent maladroit, sans expérience, incapable de trouver les mots qu'il fallait pour apaiser la douleur d'un cœur féminin.

Et celui de Karen était tellement incompréhensible, tellement différent !

Elle se leva et lui noua un mouchoir autour du bras pour éponger le sang qui coulait en murmurant :

— Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ? C'est atroce...

Pat fronça les sourcils :

— Je ne pouvais pas éviter le combat, Karen, ce garçon m'avait insulté. Il m'avait provoqué. J'ai sacrifié ma vie comme il avait sacrifié la sienne, le combat était légal, juste et loyal. Et puis, tu oublies que c'est un B.

— Pourquoi cette haine ? Pourquoi ?

Il la regarda avec un certain ahurissement :

— Ce n'est pas qu'une question de sang. Les B sont restés fidèles aux vieilles traditions religieuses. Ils sont pour nous la survivance d'un passé malfaisant et entaché d'erreur, et leurs rites ridicules représentent un sacrilège pour l'Unité. Karen, voyons, c'est nous qui sommes dans la vérité et nous n'avons pas le droit de renier notre cause.

— Avons-nous aussi le droit de leur en vouloir parce qu'ils sont dans l'erreur ?

Pat brusquement se sentit accablé par un poids immense, au-dessus de ses forces, parce qu'il craignait de ne pas avoir employé les mots qu'il fallait pour traduire fidèlement sa pensée.

— Karen, il faut que tu comprennes, dit-il enfin. Ce Dieu des anciens, est mort, parce qu'il n'avait aucun sens, et nous l'avons ressuscité dans sa véritable forme. Comment peut-on adorer une divinité capable de rancune et de reporter sur les générations futures les fautes de quelques-uns ? Et cela au nom de l'Unité ? C'est pourtant ce qui s'est passé, les textes anciens l'affirment. Pendant des millénaires, des êtres humains ont été persécutés au nom d'une religion fausse et absurde, on a expliqué la condition humaine comme étant le paiement d'une faute originelle, et prédit à notre espèce les châtements les plus épouvantables engendrés par la colère de ce Dieu rancunier.

Il secoua la tête avec force et poursuivit, emporté par ses propres convictions :

— Non, non, c'est impossible, et je me refuse à le croire. L'Unité est incapable d'une telle horreur, ces prophéties ne sont que l'œuvre de ceux qui ont cru pouvoir juger un Dieu quel qu'il soit sur l'état du monde terrestre. On ne peut imaginer l'Unité dépourvue de bonté et de miséricorde, le reste est impensable. Voilà pourquoi nous luttons, Karen, pour réhabiliter cette Unité à laquelle nous appartenons tous, en dépit des vieilles traditions qui subsistent encore.

Il serra les poings et conclut :

— Nous, nous n'avons pas besoin de clouer quelqu'un sur une croix.

Il y eut un lourd silence dans la pièce, seulement troublé par le doux ronronnement des appareils électroniques dont était pourvu l'appartement.

Au-dehors, le jour se levait et les premières lueurs matinales faisaient apparaître les ignobles créatures avec leur ronde incessante, éternelle.

Karen les observa, un instant, et un frisson glacé lui parcourut l'échine.

N'était-ce pas là la concrétisation de cette ancienne croyance, de cette prophétie millénaire, qui n'avaient jamais cessé de hanter l'esprit des hommes, de cette Apocalypse finale tant redoutée ?

Elle n'eut pas le courage d'avouer à Pat ses propres pensées. À quoi bon ? Il ne les aurait jamais acceptées. Pour lui, cette fin du monde échappait aux lois de l'Unité. Ce n'était qu'un accident, une faute seulement imputable à la bêtise des hommes.

C'est alors que le regard de Karen se posa sur la rue et le cri qu'elle poussa fit retourner Pat d'un bloc.

— Pat, regarde :

Il se précipita et vit à son tour.

Devant eux, au milieu de la rue déserte, un objet traînait dans la poussière.

Un objet qui *n'était pas là*, le soir précédent.  
Un objet qui n'avait *jamais* existé dans cette rue.  
Un objet brillant, de métal, de forme cubique.  
Une boîte.

### CHAPITRE III

Pendant plusieurs minutes, Karen et Pat restèrent devant la fenêtre, en proie à la plus profonde stupéfaction.

Pas le moindre souffle de vent, au-dehors, rien qu'une nature figée et rigide. Ce ne pouvait donc être le vent qui avait charrié l'objet et cette présence insolite au milieu de la brume matinale avait quelque chose de déroutant et d'anomal.

— Cet objet n'était pas dans la rue hier soir, répéta Karen, j'en suis certaine.

— Alors, comment est-il venu la ?

— Je ne sais pas.

— Les « choses » ?

— Elles n'ont aucun pouvoir sur le métal. Et cette boîte me paraît bien lourde. Regarde comme sa base disparaît dans la poussière.

Elle devina la question de Pat et haussa les épaules :

— Non, personne ne serait assez fou pour ouvrir sa porte ou sa fenêtre. Pour quelle raison ?

— Alors ?

Karen s'accouda sur le rebord de la fenêtre et resta un instant silencieuse, perdue dans ses pensées. Ses yeux ne quittaient pas le mystérieux objet.

— Si encore nous pouvions savoir ce qu'il y a à l'intérieur, murmura-t-elle comme se parlant à elle-même. Mais non, c'est impossible. Jamais nous ne le saurons. Nous sommes condamnés jusqu'à la fin de nos jours à regarder cette boîte, toute seule au milieu de la rue, sans avoir la moindre chance de connaître son secret. Que peut-il bien y avoir à l'intérieur d'une boîte, hein, Pat ?

Lui aussi regardait, fasciné, l'étrange objet de métal autour duquel dansaient les monstrueuses créatures, sans doute attirées par l'insolite présence.

— Ce que l'imagination peut bien y faire entrer, répondit-il en souriant. Un univers entier peut être contenu dans une boîte avec tous ses secrets et ses trésors fabuleux. Peut-être aussi le néant, le vide, avec un peu de poussière et rien de plus.

Elle rit, amusée par ces propos, mais il la sentait piquée au vif sa curiosité naturelle et bien féminine.

— Tout de même, cette boîte n'est pas venue là toute seule, fit Karen brusquement. Quelqu'un ou quelque chose l'a déposée. Qui ou quoi ?

— Tu es folle.

Elle soupira :

— Crois-tu vraiment que je vais pouvoir continuer à vivre sans



essayer de savoir ? Il n'y a pas plus de quatre mètres entre le mur et cette boîte, je trouverai bien un moyen.

— Je ne me suis pas trompé. Tu es folle, complètement folle. Mais, folle ou pas, je t'interdis de commettre la moindre imprudence. As-tu seulement réfléchi à ce que tu viens de dire ?

— Mais, Pat...

— Tu n'es qu'une gamine, une enfant sans cervelle. Et je refuse de t'écouter.

Elle baissa la tête, dépitée, et quitta la fenêtre.

— C'est bon. Pat, dit-elle, je ne t'en parlerai plus jamais, je te le promets.

Elle se plaça devant le distributeur automatique, appuya sur les boutons de son choix et obtint quelques aliments concentrés qui faisaient partie des anciennes réserves. C'étaient des produits synthétiques très nourrissants qu'il suffisait de préparer convenablement dans un four approprié pour leur donner une saveur agréable et une consistance acceptable par l'organisme.

Un jour aussi, ces réserves s'épuiseraient, c'était fatal, mais Karen, à cet instant, ne s'en souciait pas le moins du monde. Bien d'autres pensées s'agitaient dans sa tête.

Elle posa les plats sur la table et se retourna pour appeler Pat.

Mais Pat dormait, sur le lit de mousse.

\*

\* \*

Lorsque Pat s'éveilla, il demeura un instant les yeux mi-clos, avant de reprendre complètement ses sens, puis son attention fut brusquement attirée par le manège de Karen, dans l'autre pièce.

Il pouvait l'apercevoir par la porte restée entrouverte, en train de s'escrimer à fixer un manchon de cuivre pour relier deux baguettes de bois flexibles qu'elle avait dû dénicher dans quelque coin de la cave, probablement.

À présent, elle essayait de consolider l'ajout avec un morceau de fil de fer, et avec une précipitation qui éveilla soudain l'intérêt de Pat.

D'un coup, il comprit. Il comprit les véritables intentions de Karen et l'usage qu'elle réservait à cette perche improvisée.

Il se redressa d'un bond et cria : « Karen ! »

Un instant, leurs regards se croisèrent puis Pat vit le bout de la perche. Elle y avait déjà fixé un crochet, aux bords légèrement aplatis.

— Karen, c'est insensé, tu ne peux pas faire ça. Elle eut un geste las :

— On peut très bien y parvenir. Il n'y a qu'à entrebâiller la porte, juste pour le passage de la perche.

— Les boules ne t'en laisseront pas le temps. Notre corps les attire.

Elles fonceront sur toi et tu...

— Mais non, Pat, je te répète qu'on peut réussir facilement. Il n'y en a aucune en ce moment devant la maison.

Il ne répondit pas et brisa la perche en plusieurs morceaux, donnant ainsi libre cours à sa colère et à son exaspération.

— Très bien, dit-elle sans sourciller, dis plutôt que tu as peur.

— Karen, retire ce que tu viens de dire.

— Non, je le maintiens, tu es un poltron.

Le rouge de la colère empourpra subitement le visage du jeune garçon qui s'écria :

— Tu mériterais que je t'arrache la langue pour te rendre muette jusqu'à la fin de tes jours. Mais la punition serait au-dessus de tes forces, n'est-ce pas ?

Elle lui tourna le dos, furieuse, et c'est alors que Pat aperçut les traces de pas, dans la poussière de la rue.

— Par mes yeux ! s'écria-t-il en empoignant Karen pour l'obliger à regarder à son tour, dis-moi que je ne rêve pas...

Les traces étaient nettes, bien dessinées. C'était comme des empreintes de grosses chaussures, lourdes, et dont l'espacement était d'une régularité mathématique.

— Quelqu'un a marché dans la rue, poursuivit Pat, fébrilement.

— Regarde, les empreintes se dirigent vers la place.

Il hocha la tête, regarda dans la direction indiqué, puis se décida :

— Viens, dit-il.

Et il l'entraîna derrière lui vers le boyau d'accès.

\*

\* \*

Courant à perdre haleine, les deux jeunes gens fonçaient maintenant dans le boyau central, qu'ils ne tardèrent pas à abandonner pour emprunter une autre ramification.

Leur course folle à l'intérieur de la taupinière se poursuivit jusqu'à ce qu'enfin ils fussent parvenus dans une petite salle au rez-de-chaussée où apparaissait un escalier de métal en colimaçon qui semblait se perdre au sommet d'un curieux édifice circulaire.

Ils grimpèrent, franchissant plusieurs étages, et se retrouvèrent finalement au sommet de la tour, sous un dôme transparent en aciéroplastex, au milieu d'une multitude d'instruments d'optique que Pat et Karen connaissaient bien.

Il y avait là tout ce que les survivants de la Cité avaient pu récupérer en matière de longues-vues, de lorgnettes ou de jumelles, et d'ingénieuses combinaisons avaient même permis d'obtenir un petit télescope qu'utilisaient quelquefois les Adultes pour essayer de reculer au maximum cet horizon, toujours le même, qui bordait la Cité

comme un mur impénétrable.

Troublante revanche d'une nature hostile et capricieuse qui avait ramené l'ambition humaine à des limites plus étroites, et cette ligne verdâtre noyée dans la brume cacherait toujours ses secrets.

Nul ne saurait *jamaïs* ce qu'il y avait au-delà. À peine pouvait-on se l'imaginer en se référant aux ultimes visions que l'on obtenait depuis le sommet de la tour.

Là commençait le règne de la végétation et de la solitude, là aussi commençait un monde inconnu, mystérieux, dont parlaient en termes ambigus les légendes et les vieilles traditions, sans qu'on pût savoir ce qu'il y avait d'exact et de réel.

Pat manœuvra une grosse lunette qui pivota sur son support et dont le gros orifice était étroitement encastré dans la coque d'aciéroplastex.

Le dôme transparent glissa à son tour jusqu'à ce que le jeune garçon eût repéré les empreintes. Il en eut une vision très nette, et le grossissement qu'il obtint lui permit de les déceler au bout de la place triangulaire dont avait parlé Karen.

Elles se perdaient ensuite en direction de l'arsenal, ou plutôt de ce qui subsistait encore de ce bâtiment en ruine, situé en bordure de la cité, dans l'un des secteurs abandonnés.

Par contre, leur provenance était bien plus obscure, car les traces disparaissaient dans une large avenue bordée de hauts édifices qui masquaient la vue.

— Il faut prévenir les autres, s'écria Pat. Ils doivent savoir.

Ils quittèrent la tour, reprirent le même chemin en sens inverse à travers le dédale de couloirs souterrains et c'est alors qu'ils parvenaient devant le boyau donnant accès à l'habitation de Karen qu'ils se heurtèrent à Doc.

— Pat, dit-il, nous te cherchions. Nous avons réuni le tribunal chez Karen. Venez vite.

Ils le suivirent sans poser de questions et, dans la pièce principale du rez-de-chaussée, retrouvèrent leurs compagnons.

Au milieu du groupe, un homme, un Adulte, était maintenu solidement, le visage couvert d'ecchymoses, bavant et soufflant comme un damné, tandis que Doc, avec sa réserve et sa bonhomie habituelles, déclarait en le désignant :

— Nous l'avons surpris chez Moustache, en train de voler de la nourriture dans sa cave. Il prétend que son distributeur ne fonctionne plus. Ce n'est pas très nouveau comme excuse, tu ne crois pas ?

Le regard de Pat se posa rapidement sur l'insigne de métal que portait l'Adulte sur sa vareuse. Un B rutilant sur une plaque de cuivre. Mais il haussa les épaules :

— Qu'il choisisse entre son diable ou son Dieu et qu'il s'en aille.

Nous allons avoir d'autres préoccupations, et bien plus sérieuses, je vous prie de me croire.

Des voix grondèrent et s'amplifièrent dans le groupe, mais Pat s'approcha de la fenêtre, et, de son bras tendu, désigna le mystérieux objet.

## CHAPITRE IV

Quand Pat eut achevé de parler, le lourd silence qui suivit fut bientôt troublé par la voix de Furet.

— Si mystère il y a, demandez donc un peu à l'Adulte. Il doit savoir, lui.

Toutes les têtes s'étaient tournées vers l'homme dont la surprise pouvait se lire sur ses traits.

— Il a raison, enchaîna Peggy, toujours la plus exaltée. Les Adultes savent toujours tout et cela leur donne tous les droits, même celui de piller et de violer les filles dans les boyaux, et les B ne sont pas les derniers, allez ! Je suis sûre qu'il sait.

Un instant, un certain tumulte régna dans la pièce, et Pat essaya de rétablir le silence.

— Je vous en prie, cria-t-il pour dominer le vacarme, qu'on laisse parler l'Adulte.

Mais l'Adulte ne trouvait rien à dire. Pour lui aussi, le mystère demeurait entier. Que pouvait-il répondre ?

— Je ne sais pas, finit-il par dire d'une voix sourde, je vous jure que je ne sais pas.

— Tu jures sur qui ? demanda Furet de sa voix gouailleuse, sur ton Dieu de pacotille ? Regarde-le, Pat, il est sûrement en train de faire sa prière. J'aimerais bien qu'il la dise à haute voix. Ce serait amusant, hein, qu'en pensez-vous, les amis ?

L'excitation grandissait dans le groupe, et les « oui » sonores emplissaient la pièce, tandis que deux garçons obligeaient l'Adulte à s'agenouiller au milieu du groupe, sur un signe de Furet.

— Allez-y, papa, et très fort, pour qu'on vous entende ! Silence, vous autres !

L'homme était devenu livide :

— Ignobles... vous êtes ignobles !

— Récite ta prière, voleur... hurla Moustache. Des larmes perlaient aux paupières de l'homme, mais il se contenait, cramponné encore à quelques restes de dignité.

— J'ai volé, parce que j'avais faim. C'est ce qui vous attend un jour, tous...

— Ce n'est pas ce qu'on te demande. Tu pries, oui ou non ? reprit Furet.

L'homme sentit l'odeur de la fièvre qui échauffait le groupe et obéit. Il baissa la tête, joignit les mains, et sa voix qui tremblait encore égreña les premières syllabes :

*Notre père qui êtes aux deux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne...*

Mais Pat n'écoutait pas. Il n'avait d'yeux que pour Karen. Elle était pâle, muette, complètement pétrifiée, et cette douleur qu'il sentait en elle lui fit mal.

Karen... idiote... gamine sans cervelle... tu ne comprenais donc pas ?

Que s'imaginait-elle ? Quelle valeur attachait-elle à cet encens, à ces paroles, et à ces mots que l'homme prononçait à la fin de sa prière : « *Mon Dieu, pardonnez-leur.* »

Pardonner quoi ? Et QUI pouvait pardonner ? Certainement pas ce Dieu trop rancunier et trop orgueilleux tel que les Anciens l'avaient imaginé ? Non, un être absurde ne peut ni haïr ni pardonner. Tout cela était faux, injuste, fallacieux. Et les êtres immondes qui voltigeaient devant la fenêtre, étaient-ce *aussi* des créatures de ce Dieu ?

La voix de Mira, soudain, tira Pat de sa rêverie. Elle flottait au-dessus des railleries et des quolibets comme un relent de machiavélisme savamment étudié.

— Nous voulons savoir. En conséquence, je propose au tribunal un excellent moyen pour récupérer cette boîte.

— Parle, demanda Doc.

Elle désigna l'Adulte :

— Qu'il sorte et nous ramène l'objet. Sa liberté contre son sacrifice. Quatre mètres à franchir, cela demande deux secondes. Quatre secondes en tout dans les deux sens.

Doc sourit, regarda ses compagnons et se tourna vers l'homme, qui maintenant tremblait de tous ses membres.

— Non, c'est impossible, vous ne pouvez pas faire une chose pareille.

— Difficile à son âge de rompre avec les vieilles habitudes, ironisa Furet à l'adresse de Doc avec un clin d'œil complice.

— Oui, je vois, cet homme fait de la néophobie.

— Bravo, Doc, c'est le mot juste. Alors, qui est-ce qui se charge d'ouvrir les serrures ?

Il y eut plusieurs volontaires, et c'est à Peggy qu'échut finalement cette faveur. Elle se plaça devant les mécanismes de sécurité et fit mine de les étudier longuement avant de s'écrier :

— Je suis prête.

— Vous n'avez pas le droit... vous n'avez pas le droit, hurlait l'homme. Mais quel Dieu servez-vous donc pour faire une chose pareille ?

Pat se planta brusquement devant lui :

— Malheureusement nous ne parlons pas la même langue, dit-il, mais je vais quand même essayer de vous répondre.

— Simple hétérogénéité d'esprit, coupa Doc sentencieusement.

Continue, Pat.

— Ce Dieu dont vous parlez, vous en faites partie, monsieur, comme tous les atomes qui composent cet univers. Vous êtes une parcelle de l'Unité et ne la reniez pas. Le Bien et le Mal ne sont que des sentiments humains et n'ont aucune signification pour l'Unité. C'est autre chose de plus pur, sans addition et sans mélange. Alors, ne la jugez pas non plus à notre image, car nous ne sommes, nous aussi, que des humains.

Il désigna ses compagnons derrière lui et reprit :

— Pas si ignobles que vous le dites, car personne, ici, n'a jamais eu l'intention de vous pousser dehors. Vous aviez seulement besoin d'une bonne leçon.

Un sourire de mépris se dessina sur les lèvres de Pat lorsqu'il ajouta :

— Vous n'êtes qu'un lâche.

Puis il se tourna vers Peggy et ordonna :

— Ouvre la porte.

Il y eut un silence lourd et glacial, une brève seconde de flottement, et c'est enfin Mira qui s'écria :

— C'est ça, Pat, montre-lui qui tu es. Montre à ce lâche que tu peux le faire, toi.

Les mécanismes de sécurité, déjà, grinçaient sous les manipulations de Peggy. Karen essaya de se précipiter, mais Pat la retint.

— Non, Karen, il le faut, dit-il.

Il fit taire les autres et demanda à Peggy :

— Vas-y !

Pour la première fois depuis cent ans, la lourde porte s'entrebâilla légèrement. Puis d'un coup, sur un autre geste de Peggy, elle s'ouvrit toute grande et Pat s'élança.

Il bondit et fonça comme un boulet, dans l'ouverture béante, et accomplit son geste avec une rapidité foudroyante, déroutante même, car aucune des ignobles créatures qui patrouillaient mollement dans l'atmosphère chaude et humide n'eut le temps de réagir.

Lorsque la porte se referma lourdement, Pat se tenait au milieu de la pièce, la boîte de métal serrée dans ses mains.

Il la posa sur la table, souffla et haleta un instant puis s'adressa à Karen :

— Voilà, lui dit-il, c'est bien ce que tu désirais, n'est-ce pas ?

Derrière la fenêtre, un essaim compact de boules multicolores s'agitaient fiévreusement, collant au grillage protecteur avec une rage et un acharnement inhabituels.

## CHAPITRE V

Depuis deux jours déjà, la boîte, que Pat avait récupérée, résistait à tous les efforts.

Elle était faite d'un singulier alliage d'acier et de vanadium, et offrait une résistance à toute épreuve. Il eût fallu un outillage bien plus perfectionné que celui dont disposait le groupe pour en venir à bout, et c'est ce qui tracassait le plus Doc, qui avait pris l'initiative des opérations depuis qu'ils s'étaient tous réfugiés dans la grande salle pour s'intéresser à leur découverte.

— Il faudrait un désintégrateur moléculaire pour en venir à bout, fit-il pensivement, essayant de donner ainsi plus de poids à sa remarque.

— Un quoi ? demanda Moustache.

— Oui, je l'ai lu... une machine utilisée par les anciens.

— Oh...

— Il doit pourtant bien y avoir un autre moyen que celui-là, interrompit Pat en s'avancant à son tour.

— Furet a promis de nous dénicher un chalumeau, on verra bien. Par le ciel, que peut-il bien y avoir dans ce coffret ? C'est lourd.

Ils se taisaient tous, suspendus aux lèvres de Doc, écoutant ses paroles avec le plus grand intérêt. Ce drôle de petit bonhomme à tignasse rousse savait beaucoup de choses, bien plus que ne pouvaient en apprendre les nourrices cybernétiques dont les ressources pédagogiques étaient tout de même assez limitées. Certes, elles apprenaient à parler, à lire, et fournissaient un tas de connaissances générales, mais c'était tout.

Tandis que Doc, lui, c'était autre chose. Il savait aussi ce qu'il avait appris dans les vieux bouquins découverts dans une malle de sa cave. Appréciable héritage de quelque ancêtre lointain, disciple d'Esculape, probablement, à en juger par le caractère essentiellement médical de ces livres.

Et on se plaisait à écouter Doc lorsqu'il trouvait, comme toujours, le mot savant et pompeux qui sonnait bien aux oreilles.

Comme Pat faisait allusion aux traces de pas découvertes dans la poussière de la rue, soulevant ainsi un nouveau problème, Doc réfléchit et déclara :

— La personne qui a perdu cette boîte connaît le moyen de sortir à l'air libre. C'est clair. Mais dans quel but ? Quel mystère peut bien se cacher derrière tout cela ?

— Moi, je pense qu'il s'agit d'une expérience, fit Peggy abandonnant Mira à sa lecture et voyant que sa jeune compagne se désintéressait complètement de la conversation. Oui, une expérience.



Supposons que cette boîte ait été déposée à l'air libre pour étudier le comportement des « choses » ! enfin, je veux dire qu'elle pourrait nous fournir des renseignements sur leur...

— Tropisme, enchaîna Doc. Mais non, tu mets la charrue avant les bœufs.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— C'est une vieille expression. Je t'en expliquerai le sens plus tard.

— Doc, intervint Mira en relevant le nez de son bouquin, pourras-tu m'expliquer à moi ce que signifie cette phrase : « *Francky entra dans le bistrot pour boire un Cinzano.* » Depuis que je lis ce livre, je n'ai encore rien compris.

— Où l'as-tu trouvé ?

— Dans la cave de Moustache. Il y en a des tas comme ça. Qu'est-ce que ça veut dire : « boire un Cinzano » ?

— Un terme médical, certainement ; je l'ai oublié, grimaça Doc.

— Plus loin, on dit que « *le pauvre Francky était accablé d'impôts.* » Qu'est-ce que c'est que des impôts ?

Doc sourit :

— C'est bien ce que je pensais. Les anciens devaient appeler impôts une sorte de... rhumatisme, et le fait de boire un Cinzano confirme bien qu'il doit s'agir d'un remède ou d'un médicament. Ça se tient.

— Merci, Doc, tu es formidable. Et ça ?

— Quoi encore ?

— Là, je ne comprends rien du tout. C'est un drôle de bonhomme qui dit à Francky : « *Fais gaffe, tordu, dis-nous où est planquée l'oseille, sinon il pourrait l'arriver des bricoles, et grouille-toi, espèce de gros lard.* »

Doc fit la grimace, prit le livre des mains de Mira et jeta un coup d'œil sur la couverture pisseuse :

— « *De la schnouff à gogo* », lut-il à haute voix. Une vieille langue, certainement très ancienne, comme l'hébreu ou le latin. Dommage que nous n'ayons pas la traduction.

Il allait dire autre chose lorsque Karen et Furet firent irruption dans la grande salle. Leur visage reflétait l'émotion la plus intense et le morceau de tissu synthétique rouge que brandissait Karen fit froncer les sourcils à Pat.

— Eh bien, Karen, que se passe-t-il ?

— Pat... Pat... Notre expérience a réussi.

— Quelle expérience ? De quoi parles-tu ?

— Furet et moi connaissons le moyen de sortir à l'air libre.

Il y eut dans la salle un silence de mort. Tout le monde s'approcha des nouveaux arrivants, le visage soudain grave, et ce fut Pat qui reprit le premier son sang-froid.

— Sortir à l'air libre ? demanda-t-il. Karen lui tendit le morceau de tissu rouge.

— Il y a longtemps que je me doutais, affirma-t-elle, mais je n'osais pas en parler, je voulais d'abord être sûre. Cette couleur fait fuir les « choses ». Elles ont peur du rouge.

— Que veux-tu dire ?

— Une sorte de chromophobie, peut-être, intervint Doc. Très intéressant. Mais qu'est-ce qui vous permet de le supposer ?

Furet allait répondre, mais Karen le coupa :

— Ce n'est pas une supposition, c'est maintenant une certitude. Voilà. Je m'en suis rendu compte un jour, alors que j'avais placé un de mes vêtements devant la fenêtre. J'ai aussitôt remarqué que les boules étaient comme prises de panique. Sidérées même. Puis elles se sont enfuies et aucune n'a reparu devant la fenêtre tant que le vêtement rouge est resté là. Par la suite, j'ai eu l'occasion de voir se répéter à plusieurs reprises le même phénomène.

— Elles connaissent donc la peur, murmura Doc pensivement. Réflexe de sidération très intense suivi d'un violent accroissement des facultés motrices. L'explication est valable. Continue, Karen.

— Je voulais donc obtenir une preuve avant de vous en parler. Cette fois, l'expérience est concluante. Venez, vite.

Ils suivirent tous Karen et Furet, quittèrent la salle sans oublier d'emporter avec eux la mystérieuse boîte qui refusait toujours de livrer ses secrets et parvinrent bientôt dans l'habitation de Furet.

Ce dernier les dirigea aussitôt vers une fenêtre grillagée donnant sur une cour intérieure assez vaste et entourée de hautes murailles sombres.

Au milieu de la cour, un curieux animal trotta sur ses quatre pattes, le corps entièrement recouvert de bandelettes rouges.

On eût dit une créature de cauchemar et le petit groupe resta un long moment à la regarder, incapable de prononcer la moindre parole.

Pat demanda, avec un soupçon de méfiance :

— Qu'est-ce que c'est, cet animal-là ? Karen sourit :

— C'est un chat.

— Un chat ?

— Oui, il me fallait d'abord tenter l'expérience sur un animal. C'est Furet qui m'a aidé à me procurer cette bestiole.

— C'est vrai, avoua Furet, je l'ai volé dans la Réserve, pendant que Karen faisait le boniment à l'Adulte qui était de garde. Personne ne s'est aperçu de rien. Ah ! si vous aviez vu ça, mes amis ! Jamais encore je n'étais entré dans la Réserve. Il y a là toutes sortes d'animaux, des grands, des moyens, des petits, avec des poils, des plumes, des becs et des gueules à vous avaler d'un coup.

Il désigna le quadrupède qui continuait ses évolutions dans la cour :

— Il y avait le mot « chat » écrit sur la cage de celui-là. Mais cette

sale bête n'a pas l'air commode, regardez comme elle m'a griffé.

— Moi aussi, ajouta Karen en montrant ses mains. C'est quand je lui ai mis les bandelettes. Le vilain chat !

— Comment avez-vous fait pour le placer dans cette cour ? demanda Pat.

— C'est très simple, avoua Furet en désignant l'orifice d'un conduit destiné autrefois à l'évacuation des ordures ménagères. Nous avons ouvert de l'intérieur la bouche d'accès et avons jeté le chat dans la canalisation. Et, de cette fenêtre, nous avons, Karen et moi, assisté à une chose incroyable. Les boules ont été prises de panique et se sont enfuies immédiatement. Regardez, aucune d'elles n'a le courage d'approcher.

Il disait vrai. Les quelques rares créatures globuleuses qui apparaissaient au-dessus de la cour s'enfuyaient immédiatement à la vue du chat entouré de bandelettes rouges. Ce qui confirmait bien les assertions de Karen et de Furet.

Les « choses » redoutaient le rouge. Elles fuyaient cette couleur, sans chercher, dans leur affolement, à connaître la cause de cette frayeur insurmontable dont elles étaient l'objet.

Pour elles, ce devait être épouvantable... horrible... effroyable... *totalemment incompréhensible.*

— Extraordinaire, exulta Doc... Sublime ! L'expérience est géniale. Digne des plus grands cerveaux qu'ait produits notre misérable humanité. Pour la première fois, nous pouvons voir de nos yeux une créature vivante évoluer à l'air libre sans courir le moindre danger. Quelle audace, n'est-ce pas ? Quelle audace !

— Bravo, s'écria Moustache subitement enflammé. Hurrah pour Karen et Furet !

L'enthousiasme fut général et des mains se serrèrent, des tapes énergiques étaient échangées, tandis que l'un d'eux, nerveusement, éclatait d'un rire tonitruant.

Mais il fallait discuter dans le calme, et Pat parvint, au bout de quelques minutes, à rétablir le silence, coupant net des projets qui s'élaboraient de toutes parts.

— Je vous en prie, dit-il fermement, ne nous affolons pas. Pour plus de certitude, il faut que l'expérience soit tentée par un être humain. Alors seulement nous aurons une certitude absolue.

Ils furent tous volontaires, mais l'honneur revint finalement à Pat, qui était le chef.

On l'aida fébrilement à recouvrir son corps de bandelettes pourpres que Mira et Peggy s'étaient mises hâtivement à tailler dans des bouts de tissu récupérés dans l'habitation de Furet.

Bientôt Pat, sans la moindre crainte, ouvrit la porte et atteignit à son tour la cour, rejoignant l'animal qui paraissait désespéré.

Lui non plus ne comprenait pas ce qui lui arrivait. C'était évidemment bien au-delà de sa compréhension de chat.

Le groupe, derrière la fenêtre, vit Pat ramasser l'animal et respirer à pleins poumons cet air pur *de l'extérieur*, que nul n'avait jamais respiré depuis un siècle.

Comme ce devait être bon et délicieux, vivifiant même ! Quelle drôle d'impression cela devait procurer !

Pat attendit plusieurs minutes encore, puis rentra. Sa tête était lourde, toute bourdonnante, et son haleine était fraîche... merveilleusement fraîche.

Pour lui, comme pour les autres, il revenait d'un autre monde. Un monde dont il avait ouvert la voie et qui un jour appartiendrait à tous.

\*  
\* \*

— Pour l'instant, dit Pat en tapotant le coffret, cela doit rester secret... du moins jusqu'à ce que nous ayons à notre tour découvert ce que contient cette boîte, car il est probable que les Adultes ont une sérieuse avance sur nous.

— Nous sommes autant capables qu'eux de réussir, affirma Peggy. Nous réussirons.

— Très bien, enchaîna Doc, il n'y a pas un instant à perdre. Il faut récupérer toutes les étoffes rouges que nous possédons et confectionner des vêtements et des cagoules pour chacun de nous. Ce sera le travail des filles. Pas d'objections ?

Il n'y en eut aucune et la journée qui suivit fut consacrée uniquement à cette besogne avec toute l'ardeur et l'acharnement qui animaient cette jeunesse enthousiaste et exaltée devant un problème qui était à sa mesure. Elle éprouvait, sans s'en rendre compte, cette passion impérieuse de la découverte, ce besoin atavique d'exploration qui apparaît comme la préfiguration de cette curiosité millénaire qui a donné l'essor à la science.

C'était un nouvel espoir et une nouvelle victoire qui brillaient pour elle dans les ténèbres d'un cauchemar qui se voulait éternel.

Quand tout fut prêt, on songea de nouveau à la boîte, et le chalumeau trouvé par Furet décida de la reprise des travaux dans la grande salle commune.

Et c'est alors que l'on s'acharnait vainement sur le métal du coffret qu'une voix impérative résonna dans la salle.

— Arrêtez, je vous l'ordonne. Ne touchez pas à cette boîte.

L'homme qui avait prononcé ces mots était grand, bien proportionné, avec un visage sec, autoritaire, dénué d'expression.

C'était un Adulte.

## CHAPITRE VI

L'Adulte quitta l'ouverture du boyau et fit quelques pas en direction du groupe.

— Je m'appelle Greene, dit-il, je viens du quatrième secteur.

Ses paroles claquaient comme des coups de fouet dans le silence lourd qui régnait au sein de la grande salle.

Il n'avait d'yeux que pour le coffret posé sur une table et Pat devina ce qui s'était passé.

Parbleu, c'était l'autre, ce lâche de chrétien, libéré sur son ordre, qui avait dû parler de la boîte. Il s'était empressé de retrouver les siens, les B, et les avait mis au courant.

Oui, ce ne pouvait être que lui. Mais que leur voulait cet homme, à présent ? Pourquoi tant de dureté dans ses paroles ?

— Je veux que vous me rendiez cette boîte, reprit l'Adulte. Vous n'avez pas le droit d'y toucher. Rendez-la-moi.

— Vous êtes peut-être le propriétaire de cet objet ? demanda Doc très calmement.

Mais c'était bien plus une opinion personnelle qu'une question. L'homme le regarda :

— Disons plutôt que je suis l'un de ses propriétaires. Je suis mandaté pour récupérer cet objet. Donnez-le-moi.

Pat s'avança :

— Une seconde, dit-il. Nous ne refusons pas de vous rendre le coffret, mais nous aimerions savoir ce qu'il contient.

— Vous n'arriverez jamais à l'ouvrir.

— Nous, peut-être, mais vous ?

L'audace de Pat fit froncer les sourcils de Greene.

— Je le regrette, mais je ne suis pas autorisé.

Pat posa sa main, brusquement, sur le coffret de métal :

— Et je ne suis pas non plus autorisé à vous obéir. La jeunesse est entêtée, vous devriez le savoir, monsieur.

— Je l'admets jusqu'à un certain point, riposta l'Adulte. Allons, n'insistez pas, vous ne comprendriez pas.

— Comprendre quoi ?

— Pour la dernière fois, rendez-moi cette boîte, reprit l'Adulte en s'avançant pour la saisir.

Mais Furet, Moustache et Doc s'étaient précipités, prêts à foncer au premier signe de Pat.

Greene stoppa son geste et comprit qu'il venait de commettre une très grave imprudence.

— Très bien, proféra-t-il d'une voix sourde, très bien. Du moment que je n'ai pas le choix, force m'est de vous obéir. Mais vous l'aurez

voulu.

Il tira de sa poche un petit instrument composé d'une roulette insérée entre deux tiges souples et mobiles, puis eut une légère hésitation :

— Je vous offre encore une dernière chance, dit-il. Réfléchissez...

Pat, sans le quitter des yeux, lui présenta le coffret, sans un mot, sans une parole.

L'Adulte hocha la tête, poussa un soupir et se mit à faire glisser la petite roulette antimagnétique le long des bords extérieurs de la boîte.

Petit à petit, la partie supérieure du coffret se souleva, et l'intérieur apparut aux regards.

C'était un curieux assemblage de pièces métalliques, un enchevêtrement de rouages et de connexions, de leviers et de fils boudinés, étroitement emmêlés.

— Eh bien, voilà, fit l'Adulte.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Pat.

— Vous tenez vraiment à le savoir ? À votre gré. C'est la pièce maîtresse d'un détonateur que nous avons mis des années et des années à réaliser, et dont chaque partie a été acheminée séparément et dans le plus grand secret à l'intérieur de l'ancien arsenal, qui existe toujours dans les faubourgs nord de la cité. Pour cela, il nous a fallu concevoir un robot téléguidé, obéissant à notre volonté. L'opération avait lieu de nuit, sans que personne ne puisse s'en rendre compte, et une mauvaise manœuvre a sans doute été la cause de la perte de ce coffret. Je déplore simplement le zèle et la témérité qui vous ont poussé à vous emparer de cet objet. Nous ne comptons pas sur une telle folie.

— À quel usage destiniez-vous ce détonateur ? coupa Doc, visiblement intéressé.

L'Adulte eut une nouvelle hésitation. On pouvait deviner le combat qui se livrait en lui-même, mais l'hostilité qu'il lisait sur les visages de ceux qui l'entouraient eut encore raison de sa volonté.

— Nous sommes perdus, dit-il. Autant que vous le sachiez. D'ici quelques mois, un an tout au plus, plus rien ne fonctionnera dans cette cité. Nos mécaniques ne sont pas éternelles et nous ne possédons pas les moyens de les réparer et de les prolonger. Déjà, dans divers points de la cité, nous constatons de nombreuses pannes, des détériorations subites dans tous les domaines. Nos réserves alimentaires également ne sont pas inépuisables, et c'est la famine qui nous guette. Un jour, tout s'arrêtera, et ce sera pour nous tous une lente agonie, une terrible agonie au milieu des ténèbres et de cette prison souterraine dans laquelle nous ne survivons encore que par miracle.

Il posa son regard sur le coffret et ajouta :

— Le groupe auquel j'appartiens a donc pris la décision qui

s'impose. Celle d'abrégé nos souffrances et de hâter notre fin à tous. Vous voyez, je ne vous cache rien. Ce soir, à la tombée de la nuit, le détonateur fera exploser notre bombe géante dont les éléments ont pu être réalisés grâce à quelques vieux isotopes que notre robot a découverts dans les ruines de l'arsenal, et qui datent de la dernière guerre. Tout est prêt.

Il écarta Doc pour s'emparer soudain du mécanisme, mais Pat, d'un bond, s'interposa.

— Non, s'écria-t-il, jamais je ne vous laisserai faire.

— Auriez-vous peur de la mort ?

— Je la trouve absurde quand elle n'est pas nécessaire.

— Malheureusement, il ne vous appartient pas de décider sur ce point. Allons, je vous en prie, un peu de dignité, mes enfants. Je vous somme de me rendre cette boîte.

Pat agit alors sur un réflexe violent. S'emparant du coffret, il le projeta d'un geste violent sur le sol et le piétina sans retenue, donnant ainsi libre cours à sa fureur et à la colère qu'il sentait bouillonner en lui depuis un long moment.

Le professeur Greene était devenu livide et il regarda en poussant une sorte de plainte les pièces éparses, toutes faussées et démantelées qui gisaient à ses pieds, complètement hors d'usage.

Tout cela avait été tellement rapide qu'il n'avait pas eu le temps d'intervenir.

Il hurla :

— Vous êtes fou, vous êtes fou... C'était notre seul espoir...

Mais Doc s'était élancé :

— Si seulement vous consentiez à nous écouter ! Greene ne le regarda même pas. Il poursuivit :

— Cet espoir dont vous parlez comme d'une chose impossible, c'est nous qui le possédons. C'est nous qui...

Greene l'écarta violemment.

— Lâchez-moi. Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Mais nous en avons la preuve.

Greene reculait, blême de rage. Il n'écoutait plus, aveuglé par la haine et l'impuissance dans laquelle il se débattait.

Il s'écria :

— Que vos âmes soient maudites à jamais ! Et de cela, je m'en charge.

Il fit demi-tour brusquement et disparut dans le boyau d'accès, après avoir échappé à l'étreinte de Doc.

Il y eut un instant de flottement dans le petit groupe, puis Moustache et Furet s'élancèrent à leur tour, courant à perdre haleine.

Lorsqu'ils reparurent, au bout d'une minute, la consternation se peignait sur leur visage.

L'extrémité du boyau était gardée par trois Adultes armés et toute fuite, désormais, leur était impossible.

Pat fronça les sourcils et attira Karen contre lui :

— Par mon esprit, dit-il, je devine leurs intentions. Ils vont nous abattre parce qu'ils craignent que nous ne divulguions leur projet.

Il regarda autour de lui, balayant la grande salle circulaire de ses yeux. Mais il n'y avait pas d'autre issue, il le savait. Il voulait seulement se donner le temps de la réflexion. C'est à ce moment-là qu'une petite voix retentit en direction des gradins.

— Par ici, vite, suivez-moi.

D'un même élan, ils se précipitèrent tous, gravissant en désordre les gradins de l'hémicycle pour se heurter bientôt à une forme vague tassée dans un trou obscur qui apparaissait entre deux rangées superposées.

— Ne craignez rien. Mon nom est Fats. J'ai tout entendu et je peux vous aider.

Pat se baissa et regarda l'inconnu. Il avait une bonne tête sympathique et son sourire reflétait la loyauté et la sincérité.

— Que fais-tu dans ce trou ? questionna Pat.

— C'est un boyau désaffecté et je suis un des rares à le connaître. Nous le bouchons les jours de réunion. C'est notre secret.

— Où conduit-il ?

— Dans les anciennes réserves de produits chimiques, près du secteur cinq. Dépêchez-vous, avant qu'on ne s'aperçoive de votre fuite.

Personne ne pensa à poser d'autres questions, et chacun se faufila tant bien que mal à l'intérieur de l'étroit boyau, à travers les éboulis et la poussière, guidé par la voix de Fats qui ouvrait la marche.

L'obscurité était complète et ils devaient tâtonner dans les ténèbres, respirant avec peine et butant à chaque pas. Le boyau était parfois tellement étroit et bas qu'ils étaient obligés de se courber pour pouvoir progresser.

Cette marche aveugle se poursuivait encore pendant plusieurs centaines de mètres, puis enfin la voix de Fats retentit.

On venait de déboucher dans les anciens entrepôts et une odeur acre et fétide flottait dans l'atmosphère lourde et humide.

— Ici, nous sommes en sécurité, affirma Fats en haletant. Mais il vaut mieux être prudents. Il y a une sortie au fond de la cave, qui donne sur le boyau central. Je la connais.

— Je te remercie, soupira Pat, mais de toute façon, nous sommes condamnés.

— Oui, j'ai entendu.

— Ils ne nous pardonneront pas ce que nous savons.

— Je m'en doute.

— Et toi ? Tu n'as pas peur ?



Pat n'obtint aucune réponse et c'est sur un autre ton qu'il s'adressa à son groupe :

— Je crois que nous n'avons pas le choix, dit-il fermement. Désormais, il n'y a plus de place pour nous dans cette cité. Du moment que nous connaissons le moyen de sortir à l'air libre, la seule solution qui nous reste est de la fuir.

— Pat, voyons, c'est impossible, fit la voix de Furet. Vivre à l'air libre est impensable. Jamais nous ne survivrons.

— Je me demande bien pourquoi, bougonna Doc ; nos organismes ne sont pas différents de ceux des anciens. Ils y vivaient bien, eux. Pour ma part, je suis d'accord.

— Moi aussi, firent ensemble les voix de Peggy et de Mira.

— Je marche avec vous, dit Moustache à son tour. Pensez donc, je rêve de ça depuis ma naissance.

Seule la voix de Karen laissa deviner une intense émotion.

— Nous ne pouvons tout de même pas nous enfuir sans essayer de mettre en garde nos semblables contre les intentions de Greene.

— Notre sacrifice serait inutile, murmura Pat. L'alerte a dû être donnée et nous serions appréhendés avant de pouvoir le faire.

Il se tourna vers Fats :

— Et toi, acceptes-tu de nous suivre ?

— Bien sûr, si vous voulez de moi. Oh, je suis au courant, j'ai entendu votre conversation. Je connais votre secret.

— Eh bien, tant mieux. Nous avons justement un vêtement de réserve. Il est à toi.

— Merci, Pat, mais je pense à ce que vient de dire ta compagne. Pour quelle raison les Adultes refusent-ils de nous écouter ?

Pat soupira dans les ténèbres :

— Parce que nous nous révoltons contre l'immobilisme, parce que nous voulons ouvrir de nouvelles fenêtres sur de nouveaux horizons, parce que pour les Adultes notre comportement est inacceptable, et que nous prenons conscience d'un monde qu'ils ne comprennent plus. Pour notre génération, le temps a cessé d'être l'allié de la jeunesse et les heures sont comptées, où il n'est plus permis de miser sur notre essoufflement et notre étouffement. Nous sommes les dernières bêtes noires de leur cauchemar.

Il se leva et ajouta à l'adresse des autres :

— Vous resterez ici pendant que Furet et moi irons récupérer les vêtements protecteurs. Surtout ne bougez pas. Nous aviserons ensuite.

Karen lui saisit le bras dans l'obscurité et dit :

— Je viens avec toi, Pat.

## CHAPITRE VII

Le trio se glissa jusqu'au fond de la réserve et atteignit le boyau central, déjà désert à cette heure.

Par mesure d'économie, seules quelques lampes brillaient faiblement dans le long couloir, et ils parvinrent ainsi à se faufiler tous les trois dans les ramifications qui conduisaient aux habitations de Karen, de Mira et de Peggy sans se faire remarquer.

Ils purent finalement récupérer les précieux vêtements de tissu rouge et s'apprêtèrent à revenir, leur mission accomplie.

Mais, sur le chemin du retour, le boyau donnant accès au Temple de l'Unité leur barra la route et, après une légère hésitation. Pat s'engouffra le premier.

Ils ne se sentaient pas le droit de quitter la cité des hommes sans rendre un dernier hommage à l'Unité.

Ils pénétrèrent dans une salle basse, voûtée, entièrement vide, dont le fond comportait seulement une curieuse figure géométrique lumineuse. Deux sécantes issues d'un point commun formaient un V à l'intérieur d'un cercle parfait.

Deux figures, deux symboles.

Naissance et apogée de l'Unité. Tout se résumait dans ce symbolisme divin, dénué de tout artifice grotesque et tapageur, conçu à l'image d'un peuple renfermé en lui-même.

Ils avancèrent lentement, comme fascinés, éblouis, vaincus par l'extase qu'ils sentaient naître en eux, entraînés soudain vers l'illumination mystique et la contemplation absolue, accédant peut-être au sublime et au surhumain.

Symbole de pureté et d'innocence, Karen se dévêtit brusquement, offrant sa nudité complète à l'Unité, répétant par là le geste des premiers monothéistes, et accordant ainsi au nudisme une valeur religieuse immodérée, presque absolue, dont le sens profond échappait peut-être à sa conscience, du fait que son acte était irréflecti et spontané.

Elle resta là, ainsi, agenouillée, mêlant ses litanies à celles de Pat et de Furet, prostrés à ses côtés, puis Pat se leva le premier, reprenant contact avec la réalité.

— C'est le moment..., souffla-t-il. Allons !

Mais à peine atteignaient-ils le boyau central qu'ils se heurtèrent brusquement à deux Adultes qui tentèrent de s'opposer à leur fuite.

Il s'agissait vraisemblablement de deux hommes qui devaient appartenir au groupe de Greene.

Rebroussant chemin. Pat, Karen et Furet essayèrent de gagner une ramification secondaire, mais déjà la chasse, derrière eux, s'était

organisée.

Une rafale thermique crépita soudain, balayant la paroi rocheuse, faisant gicler dans le tunnel des débris de roche et de terre calcinés.

— Plus vite, cria Pat en tirant Karen, plus vite ! Ce fut alors une course folle à l'intérieur de la taupinière, mais les Adultes gagnaient du terrain et le bruit de leur pas résonnait lugubrement dans le boyau désert. Le petit groupe des trois jeunes gens franchit en courant plusieurs salles, et se trouva bientôt devant un coude à angle droit donnant accès à plusieurs directions.

Pat stoppa son élan et fit un geste, obligeant Furet et Karen à se plaquer contre la paroi voûtée.

Furet comprit immédiatement les intentions de Pat et se ramassa sur lui-même. Ils bondirent tous deux, d'un même élan, comme des fauves sur leur proie, plongeant au moment où les deux Adultes faisaient irruption.

Ce fut rapide et quasi instantané. Les deux hommes, surpris par cette attaque imprévue, poussèrent un cri rauque et roulèrent au sol, essayant de faire usage de leur arme, mais ni Pat ni Furet ne leur en laissèrent le temps.

L'Adulte que maintenait Pat était d'une force peu commune, mais le bras qui tenait le pistolet thermique craqua avec un bruit d'os brisé. Puis l'homme perdit connaissance et roula, inerte, sur le côté.

Furet, à son tour, se relevait, épongeant le sang qui coulait de sa lèvre, mais il s'en était très bien sorti. Son adversaire était évanoui. Il l'avait assommé avec la crosse de l'arme qu'il avait réussi à lui arracher.

Pat s'empara de l'autre pistolet et regarda avec curiosité cette arme terrifiante qu'il n'avait jamais eu l'occasion de contempler, et qui devait probablement provenir d'un stock datant de la dernière guerre, qui avait échappé par on ne sait quel miracle à la catastrophe.

Le robot de Greene avait très certainement découvert ces armes dans les réserves de l'arsenal.

— Elles pourront nous servir, souffla Pat en glissant l'arme à sa ceinture.

Ils s'éloignèrent rapidement, les sens en éveil, abandonnant les deux Adultes dans le boyau, et retrouvèrent bientôt leurs camarades dans la salle obscure où ils les avaient laissés.

Il n'y avait maintenant plus de temps à perdre. D'un instant à l'autre, quelqu'un pouvait découvrir leur retraite et donner l'alerte.

Il fallait fuir, abandonner cette cité à laquelle ils se sentaient étrangers et qui ne les acceptait plus.

Le seul objectif consistait à atteindre l'air libre et à prendre contact avec le seul monde, désormais, qui pouvait encore les aider à vivre.

En un instant ils furent prêts, moulés dans les maillots protecteurs

habilement confectionnés et c'est alors que, sur un ordre de Pat, ils quittaient la salle pour gagner la sortie qu'un objet tomba de l'un des vêtements abandonnés qu'emportait Doc, et roula dans le cône de lumière provenant du boyau central.

Tous le reconnurent immédiatement et redressèrent la tête, cependant que Doc le ramassait et le tendait à Fats.

— Pourquoi ne pas nous avoir dit que tu étais un B ? Qu'est-ce qui t'a poussé à agir comme tu l'as fait ?

Mira intervint :

— Facile à comprendre, il nous espionnait.

Peggy intervint à son tour :

— Qu'il reste ici. Nous n'avons que faire de lui.

Déjà Furet tirait son arme de sa ceinture, mais la poigne énergique de Pat stoppa son geste.

— Arrêtez, commanda-t-il. Vous oubliez tous que nous lui devons notre salut. Donnons-lui au moins une chance, car j'estime que nous n'avons pas le droit de l'abandonner. Et maintenant, que chacun se tienne prêt.

Il prit la tête du groupe et actionna lui-même les mécanismes de sécurité qui bloquaient la lourde porte de l'entrepôt.

Au dehors, les premières lueurs de l'aube printanière embrasaient l'horizon et un vent frais, léger, charriait des parfums inconnus.

Fats serra le bras de Pat.

— Merci, murmura-t-il.

Puis, à son tour, il s'élança au-dehors.

## CHAPITRE VIII

En quelques minutes, ils eurent quitté la ville. Ils prirent une rue qui se perdait dans les ruines du faubourg nord et atteignirent rapidement les limites de la cité.

Autour d'eux, les hideuses créatures s'étaient enfuies, effrayées, mais il était évident que cette violation des lois qu'elles avaient su imposer aux humains depuis un siècle avait éveillé leur méfiance et bouleversé leur compréhension.

Pat et ses compagnons connaissaient bien ces longs frémissements multicolores qui naissaient brusquement dans la masse globuleuse des « choses » lorsqu'un événement imprévu venait contrarier leurs monotones habitudes. C'était leur façon à elles de réagir contre les effets du monde extérieur.

Pat accéléra davantage le pas. Il avait hâte de voir disparaître derrière lui la cité des hommes, comme s'il avait eu encore à redouter la colère de Greene et de ses fidèles.

Mais la tension qu'il ressentait en ce moment était bien différente de celle qu'il avait connue jusqu'alors. Et puis, il y avait le soleil, son éclat aveuglant et cette douce chaleur qu'il commençait à sentir malgré les fibres de ses vêtements.

Qu'allait-il advenir ensuite lorsque l'astre serait au zénith ? Allaient-ils tous pouvoir supporter cette brûlante radiation et résister à un tel assaut de chaleur ?

Le sol, où l'argile se mêlait au sable, était mou sous les pieds, mais les premières végétations commençaient à faire leur apparition sur ce terrain stérile, crevassé par endroit, strié de longues bandes brunes formées de cendres agglomérées par le temps.

Les végétaux semblaient avoir perdu toute nuance verte ou verdâtre. Ils présentaient l'aspect de choses desséchées et durcies et, lorsqu'ils parvinrent au sommet d'une petite élévation. Pat commanda la halte et reprit son souffle.

Déjà l'intensité de la lumière et de la chaleur les tourmentait d'une manière insupportable, et il choisit un grand rocher vertical qui offrait un abri contre les rayons du soleil.

Il fallait être prudent et essayer de s'adapter progressivement.

L'air aussi leur paraissait surchauffé, même dans ce coin d'ombre, et leur causait à tous un malaise insoutenable, mais l'angoisse de leur fuite à travers les boyaux souterrains avait disparu, et la réussite de leur tentative, malgré tout, emplissait leur cœur d'une énorme confiance. Pat surtout.

Il n'éprouvait aucunement la sensation d'avoir agi de façon stupide ou déraisonnable en entraînant ses compagnons et, lorsqu'il tourna la

tête en direction de la cité, ce fut avec une expression d'incrédulité.

Là-bas la vie continuait, misérable, sans issue, vouée à un sort trop cruel et que rien ne pouvait plus modifier.

Les « choses » continueraient jusqu'à la fin à guetter et à traquer les humains dans leurs derniers refuges.

Et voici qu'elles avaient presque entièrement disparu, maintenant, échappées et envolées comme des créatures de cauchemar.

Il ne pouvait y croire.

\*

\* \*

Il fut tiré de sa rêverie par la voix de Moustache qui demandait, avec une pointe d'inquiétude :

— Quelle va être notre nourriture, désormais ? Et il ajouta, un ton plus bas :

— Pour ma part, j'avoue que je commence à avoir faim.

Pat lui répondit :

— Doc a eu la précaution d'emporter quelques tablettes de biovitamines, elles nous aideront à tenir le coup jusqu'à ce que nous trouvions des plantes comestibles.

Peggy fit la grimace.

— Pouah ! Une nourriture végétale... Quelle horreur !

— Détrompe-toi, répliqua Doc, j'ai lu au contraire que certaines plantes, outre leurs vertus nourricières, offraient une saveur très agréable. Il nous suffira de les découvrir et de nous y habituer.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et, comme personne ne répondait, poursuivit :

— Nous trouverons aussi de l'eau. De ce côté-là, je suis sûr que nous ne mourrons pas de soif.

— Si encore nous savions où trouver cette région miraculeuse, soupira Mira en balayant l'horizon du regard.

Fats s'avança et dit brusquement :

— Pourquoi n'essaierions-nous pas d'atteindre la cité secrète ?

Tous s'étaient retournés, et des regards hostiles brillèrent dans les fentes des cagoules de protection.

— Que veux-tu dire ? grogna Doc.

— Parle, insista Pat.

— J'en ai entendu parler dans mon secteur. Des Adultes discutaient à ce sujet et j'ai surpris leur conversation. Ils disaient qu'il existe une cité secrète, échappée miraculeusement à la catastrophe, et qu'elle est située sur des hauts plateaux, ce qui la mettrait à l'abri des « choses », car les « choses » ne peuvent pas vivre dans des régions pauvres en oxygène. Elles souffrent, paraît-il, de...

Doc le relaya :

— D'anoxie. C'est connu depuis longtemps et c'est aussi pour elles une question de pression atmosphérique. Mais quelle preuve as-tu de ce que tu avances ?

Fats haussa légèrement les épaules.

— Aucune, bien entendu, mais les Adultes affirmaient qu'il était possible de capter à intervalles réguliers des messages radio émis par cette mystérieuse cité.

Furet s'avança et affirma :

— Il dit vrai. Moi aussi j'ai entendu parler de cela. Mais on n'a jamais réussi à comprendre le sens de ces messages. Qu'en penses-tu. Pat ?

Pat resta un moment perdu dans ses pensées. Ce que venait de révéler Fats était bouleversant, et offrait évidemment un espoir immense. D'un coup, il se sentit gagné par l'enthousiasme qui déjà envahissait le groupe.

Mais il restait malgré tout à connaître la véritable direction de ce havre inespéré.

Là encore, Fats se montra catégorique et affirmatif. Il connaissait l'emplacement exact qu'avaient assigné les Adultes à cette cité secrète, en localisant géographiquement le point d'émission des messages radio.

Il traça rapidement sur le sol, à l'aide d'une pierre plate, les limites approximatives du pays, marqua par un cercle l'emplacement de la cité, indiqua le nord-ouest et fit une croix.

— C'est là, dit-il, à une distance de cinq cents miles environ.

— Cinq cents miles ! s'écria Karen. Jamais nous ne serons capables de couvrir une telle distance.

— Nous avons tout le temps devant nous, dit Pat. Il nous suffit seulement de marcher dans la bonne direction.

Fats jugea utile de déclarer :

— J'ai appris les mouvements du ciel et je peux m'orienter sans la moindre difficulté.

— Quoi, fit Moustache, tu veux vraiment dire que tu sais lire dans les étoiles ?

— Laisse-le, fit Pat, il doit savoir ce qu'il dit. Je suis d'accord pour lui faire confiance. Et vous ?

Doc était perplexe, mais il sut se faire l'interprète des autres.

— C'est toi qui es le chef. Décide, nous sommes disposés à t'obéir. C'est la loi du groupe.

Pat allait donner le signal du départ lorsqu'un cri poussé par Mira le fit se retourner d'un bloc.

Elle montrait la paroi rocheuse contre laquelle elle avait appuyé la main. Une expression de dégoût se peignait sur son visage.

— Quelle horreur ! finit-elle par dire, j'ai eu l'impression que ça

bougeait sous mes doigts. Tenez... ici !

Ils touchèrent tous par acquit de conscience et éprouvèrent la même et étrange sensation. La roche était molle et chaude à cet endroit et parut se rétracter sous les nombreuses pressions de mains.

Doc haussa les épaules.

— Probablement une variété de roche dont les propriétés nous échappent, conclut-il. Nous ne sommes certainement pas au bout de notre étonnement et il nous reste encore beaucoup de choses à découvrir. Et maintenant, en route !

\*

\* \*

La chaleur était accablante, mais les jeunes fugitifs la supportèrent sans trop de mal, guidés par Fats qui avait pris la tête du groupe.

Ils avançaient maintenant dans une région plus fertile, plus accueillante, et les végétaux plus nombreux et plus variés éveillaient au passage la curiosité et l'admiration de tous.

C'était autour d'eux une débauche de tiges, de feuilles et de fleurs aux couleurs vives presque irréelles, des troncs noueux, des branches fines dont certaines étaient repliées sur elles-mêmes dans de curieuses positions. Et tout cela ondoyait et frémissait sous la caresse du vent, dans un silence de mort.

Et pourtant, rien ne pouvait être plus vivant que cette nature libérée de toute contrainte. La moindre pousse d'herbe entre les pierres éclatait de vie et se tendait fièrement dans l'air printanier.

C'était à la fois majestueux, imposant, extraordinaire. Étrange aussi.

Étrange ce petit animal à deux têtes qui apparut soudain au détour d'un sentier et dont la queue, pareille à une longue langue, traînait sur le sol, laissant derrière elle un long sillage baveux.

Étranges également ces cactus enlacés se déchirant sans cesse de leurs fines épines et laissant suinter de leurs éternelles blessures un liquide rougeâtre qui avait l'apparence du sang.

Étranges enfin ces sortes d'ailes membraneuses qui battaient continuellement et semblaient jaillir d'une branche basse et écaillée.

Un peu plus tard, un événement plus étonnant encore se produisit. C'était la lutte entre une chenille énorme à pattes de homard et une racine souple, nerveuse, qui se détachait d'un arbuste nain ruisselant d'une matière visqueuse presque impalpable.

Une lutte à mort.

Le processus mimétique de la racine lui permettait petit à petit de prendre les apparences du corps de la chenille, se teintant de ses taches multicolores, symbole d'une lutte plus exacerbée que partout ailleurs.

L'attaque fut soudaine et fulgurante.



Les pattes du homard claquèrent comme des fouets et les pinces dentelées essayèrent en vain de sectionner la racine reptilienne, mais le végétal attaqua par surprise, s'arquant brusquement et, telle une faux aveugle, trancha impitoyablement la masse ronde et pulpeuse de la chenille-homard, battant avec une sauvagerie extrême la chair de sa victime.

Les humains, fascinés par cet implacable duel, étaient restés comme pétrifiés sur place. Pat sentit les doigts de Karen se crispier sur son bras et il se rendit compte qu'elle frémissait de tout son être.

D'horreur ou de peur, peut-être.

Renonçant à assister à la fin du combat, ils plongèrent tous au sein des fourrés, fuyant les derniers atroces échos du massacre et atteignirent bientôt un affleurement de roc, entouré d'une large ceinture de plantes grasses et lourdes.

Mais là, le sol était spongieux, tapissé d'une mousse fine et gluante qui collait aux pieds. Un piège à insectes savamment camouflé par une nature sournoise et prévoyante.

Mais cela, Pat et ses compagnons l'ignoraient.

Ils butèrent, glissèrent et roulèrent dans cette fange visqueuse, essayant d'éviter la flore redoutable, et ils eurent toutes les peines du monde à ramener Peggy qui s'était à moitié enlisée dans cette glu végétale.

— Par ici, cria Moustache en désignant un espace dénudé, qui lui paraissait une sûre retraite.

Ils se ruèrent tous et se laissèrent choir lourdement sur le sol ferme et poussiéreux.

— Je n'en puis plus, pleurnicha Mira, je n'en puis plus...

Peggy haleta :

— Jamais nous ne sortirons vivants de cette forêt.

— Taisez-vous, ordonna Pat. Nous sommes seulement victimes de notre inexpérience. Nous finirons par nous habituer.

Doc réfléchissait et il affirma au bout d'un moment :

— Une civilisation complète s'est développée ici même. Nos ancêtres ont vécu dans ces conditions. Pourquoi pas nous ?

Seul le regard de Fats contredisait ces paroles.

## CHAPITRE IX

Des petites vagues de feu dansaient sur la lagune.

Le disque étincelant du soleil matinal transformait la surface liquide en une nappe d'or éblouissante, et Pat regardait le corps de Mira s'ébattre dans les flots lumineux.

Un instant, il fut tenté de se dévêtir à son tour et de connaître aussi cette nouvelle sensation, celle d'offrir son corps à la caresse de cette eau calme et tiède que Mira semblait savourer avec un plaisir visible. Mais il se retint, et c'est tout juste s'il consentit à ôter sa cagoule pour la première fois.

La témérité et l'insouciance de Mira lui firent peur.

— Mira ! cria-t-il, reviens, je te l'ordonne !

Elle le vit, se redressa au milieu de la lagune et marcha comme à regret dans l'onde claire, faisant jaillir des milliers de perles étincelantes dans son sillage.

Pat la contempla, dans la merveilleuse nudité qu'elle lui offrait sans retenue, jusqu'à ce qu'elle l'eût rejoint.

Alors elle se laissa choir et se roula dans le sable fin dont les paillettes d'or, sur sa chair veloutée, formaient comme une poussière d'étoiles jaillie de l'origine des temps.

Il lui dit doucement :

— Ce n'est pas très prudent, ce que tu fais là. Rhabille-toi, les rayons du soleil deviennent de plus en plus chauds.

— J'ai profité du fait que vous dormiez encore, j'en avais tellement envie ! Tu ne peux soupçonner comme c'est bon, Pat, et comme ce devait être merveilleux autrefois.

— Ce temps-là n'est pas mort, nous pouvons le ressusciter.

— Non, Pat, nous sommes d'une autre race, et ces plaisirs-là, nous ne les connaissons jamais.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que nous serons morts avant.

Elle roula sur le côté, s'étira mollement et le regarda fixement de ses yeux mi-clos.

— Tu n'as plus envie de moi, n'est-ce pas ? Ni de Peggy ?

— Habille-toi, veux-tu ? Les autres risquent de s'inquiéter de notre absence.

Elle se leva et se mit à rire.

— Karen ?

Il n'eut pas le temps de répondre. Les deux créatures qui venaient d'apparaître brusquement au-dessus de la lagune, Pat ne les connaissait que trop.

— Attention, cria-t-il en dégainant son arme instinctivement.

Mira hurla à son tour en reconnaissant les « choses ». Sa chair nue les avait attirées et seul le maillot écarlate de Pat les faisait encore hésiter. Elles bondissaient, toutes deux, dans l'atmosphère calme et limpide, puis rasèrent les flots pour se stabiliser enfin au-dessus de la lagune.

Brusquement, elles s'élancèrent avec une violence inouïe et Pat, d'un bond, se jeta sur Mira pour éviter l'attaque, lui faisant un rempart protecteur de son corps.

Il était temps. Une des « choses » passa en sifflant à quelques centimètres à peine de leurs corps enlacés, puis Pat, machinalement, pressa sur la détente de son arme.

Geste puéril, absurde, insensé, car il savait très bien que les rayons thermiques n'avaient aucun effet sur les masses globuleuses de ces monstres inconnus.

Les rafales ne firent au contraire qu'attiser leur combativité, et elles tentèrent un nouvel assaut qui fut encore brisé net par la couleur qui les empêchait d'atteindre le corps de Mira.

Pat, haletant, désigna soudain une anfractuosité de rochers à quelques mètres de là. Pour Mira, c'était la seule chance.

Lentement il tendit le bras, agrippa les vêtements de la jeune fille et les lui donna.

— Tu vas courir jusqu'au rocher, ordonna-t-il. Je les empêcherai d'entrer. Attention, c'est le moment. Cours !

Elle se dégagea et courut tandis que Pat, d'un bond, se redressait à son tour et s'élançait. Mira s'engouffra et le corps de Pat bloqua l'anfractuosité, juste au moment où fondaient les immondes créatures.

Il y eut un sifflement aigu et l'air vibra au-dessus de la tête du jeune garçon, alors que les autres faisaient irruption sur la plage.

Les « choses » alors n'insistèrent pas, s'enfuirent et disparurent comme elles étaient venues.

— Par mes yeux, s'écria Furet, que s'est-il passé ? Pat attendit que Mira les eût rejoints, complètement équipée.

— Que ce soit la dernière fois, articula-t-il sèchement. Je ne tolérerai jamais plus une telle imprudence.

Au-dessus d'eux, le ciel venait de s'obscurcir et de lourds nuages noirs montaient de l'horizon. Aussitôt l'espace environnant parut sortir de sa léthargie. Les eaux du lac se mirent à s'agiter et un vent frais souffla brusquement sur la plage, cependant que, derrière les rochers, les végétaux ondulaient, agitant rageusement leurs branches.

Un essaim de créatures félines aux formes terrifiantes apparurent, affolées, et filèrent entre les hautes herbes, sans se préoccuper des humains.

Dans les airs aussi, des insectes lourds fuyaient en direction du nord.

Tout ce qui était capable de se mouvoir se précipitait, éperonné par la peur.

Un grand échassier sans yeux avait jailli des fourrés et titubait sur la plage, victime lui aussi de l'épouvante générale. Dans sa course aveugle, il se fracassa contre les rochers et le flot tumultueux avala son corps disloqué.

— Il faut nous mettre à l'abri, cria Pat pour dominer le vacarme. Derrière les rochers, vite !

Ils luttèrent à quatre pattes contre la violence du vent, respirant avec peine, patageant aussi dans les flaques d'eau bourbeuses qui entouraient les rochers.

Là, ils durent disputer leur abri à un groupe de petites bêtes à tête de tortue et dont le corps était recouvert d'une toison mi-laineuse mi-végétale, on n'aurait pu le dire exactement.

C'étaient des symbiotes, comme l'annonça Doc, mais personne ne l'écouta.

Autour d'eux, maintenant, la nature se déchaînait dans toute son horreur et toute sa puissance.

Soudain, une gomme tiède se mit à suinter des parois rocheuses. C'est Karen qui s'en aperçut la première.

Bientôt la gelée visqueuse envahit le sol et d'autres bêtes à tête de tortue jaillirent d'une fente et se précipitèrent pour se disputer cette écoeurante nourriture minérale.

En piétinant dans la boue gluante, les humains s'écartèrent, horrifiés, butant sur les corps des animaux voraces qui se bousculaient pour se gaver de cette peu ragoûtante pâtée.

D'autres encore arrivaient et obstruaient le passage. C'est alors que Pat sentit qu'il devait prendre une décision s'il voulait sauvegarder son autorité.

— Par ici ! indiqua-t-il sans trop savoir.

Son idée était de sortir coûte que coûte de l'abri rocheux. Mieux valait encore braver la tempête au-dehors.

Il grimpa le premier sur une roche lisse et aida les autres à se hisser, puis ils sautèrent dans les flaques bourbeuses au milieu des joncs transparents qui se cassaient comme du verre sous le poids de leurs corps.

C'est alors que quelque chose surgit d'une flaque plus profonde et se dressa soudain devant le groupe.

Au bout d'une tige végétale formée de petites protubérances écailleuses ocellées de jaune et de noir, une tête *presque* humaine se balançait fiévreusement.

C'était impensable, ahurissant, aux limites mêmes du possible et de l'horreur.

Les humains se figèrent, comme fascinés par cette tête atroce, toute

boursouflée, hérissée d'une longue chevelure terne et ruisselante, à mi-chemin entre l'homme et l'animal, si l'on en jugeait par l'expression de ses grands yeux fendus en amande et par les crocs puissants qui débordaient d'une gueule sans lèvres, en forme de ventouse.

## CHAPITRE X

Pendant une seconde mortellement longue, Pat sentit la peur lui tordre le ventre, mais il conserva une immobilité absolue lorsque la tête se tourna dans leur direction.

Tout son être était glacé. Comme engourdi.

Soudain une voix retentit dans son crâne, une voix surnaturelle qui s'exprimait sans le concours d'aucune corde vocale. Elle pénétrait, intense, dans les moindres replis de son être, parfaitement accordée aux harmoniques de son esprit.

Mais il se rendit compte immédiatement qu'il n'était pas le seul à apercevoir l'étrange phénomène.

Tous ses compagnons *entendaient* eux aussi l'extraordinaire voix silencieuse qui disait :

— *Misérables humains que vous êtes, qu'espérez-vous encore sur ce monde qui ne vous appartient plus ? Par quel miracle pouvez-vous donc évoluer à l'air libre au mépris de nos lois ? Est-ce la résurrection de votre race ?*

— Qui es-tu ? demanda Pat à haute voix.

— *Je n'ignore rien de l'histoire de ta race, humain, je perçois les pensées de n'importe quel point de ce monde, je les réunis, je les assimile, et je les ordonne. Cela ne sert à rien, hélas, sinon qu'à tourmenter mon pauvre cerveau. J'écoute, j'entends, je discerne, et je recommence, sans trêve, sans repos, sans fin... Éternellement j'écoute, j'entends, je discerne... j'écoute, j'entends, je discerne...*

Ces mots résonnaient comme des coups de marteau dans le crâne de Pat et il dut réagir violemment pour interrompre cet absurde monologue.

— Arrête. Parle plus clairement. D'où viens-tu ?

— *Je fais partie de la nouvelle race. L'ignores-tu, humain ? Oui, bien sûr, tu viens de la cité des hommes... je lis en toi... J'écoute, j'entends, je discerne...*

Pat sentit que la tension psychique de la créature faiblissait à nouveau.

— Parle, cria-t-il.

Aussitôt la voix silencieuse résonna, plus nette, dans son crâne :

— *Autrefois, ta race dominait ce monde, je le sais, je l'ai perçu. Elle régnait en maîtresse et s'apprêtait à la conquête de l'univers. Mais pour vous, humains, il était difficile de concevoir des êtres vivants pouvant évoluer dans d'autres milieux que le vôtre. C'est ce qui se passa avant l'ère atomique, lorsque vos savants affirmaient l'impossibilité de toute vie aquatique dans les profondeurs marines, alors qu'en réalité les abysses pullulaient de vie animale, se nourrissant exclusivement de la boue*

organique des grands fonds. Vous refusiez aussi de croire aux micro-organismes polluant des « pierres du ciel ». Et le même défaut de raisonnement ne vous permit pas de comprendre cette nouvelle forme de vie qui existait sur Capella lorsque vos fusées trouèrent l'espace et abordèrent ce monde inconnu. On aurait dû faire un raisonnement par analogie et non se limiter étroitement aux expériences de laboratoire. Capella était pourtant le symbole même de la vie.

— De quelle vie parles-tu ? demanda Doc.

— De celle à laquelle j'appartiens.

— C'est faux, il n'y avait aucune créature de ton espèce sur Capella. Je l'ai lu, je le sais.

— Mais il y avait les spores. Capella n'était autre que le siège de la panspermie universelle, et nul ne se rendit compte que les fusées transportaient sur Terre ces germes de vie nouveaux. Nul. Évidemment, la guerre effroyable qui vous divisait à cette époque ne vous permit pas de vous intéresser au phénomène. Dieu merci, pour nous, la guerre dans cette circonstance fut notre alliée. Les spores avaient survécu dans le vide, collées aux parois métalliques de vos vaisseaux du ciel et elles se répandirent, petit à petit, à la surface de votre planète, se fixèrent dans les lagunes et les points d'eau retirés pour accomplir en toute tranquillité leur mécanisme de prolifération cellulaire. Elles se développèrent, et, leur métamorphose accomplie, devinrent ce que vous appelez les « choses ». Quel mot absurde, dénué de sens, n'est-ce pas ?

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda Pat avidement.

— Elles firent leur apparition aux quatre coins du globe et tout le monde comprit que rien désormais ne pouvait empêcher leur progression. Les abords des villes en étaient infestés. Ce fut la panique, et nul ne chercha à comprendre d'où elles venaient. Déjà de nombreux animaux étaient morts, complètement pulvérisés après le contact avec les « choses », et ce fut bientôt le tour des humains. Ils tombaient, pétrifiés, jonchant les rues et les places, jusqu'à ce que le vent dispersât leurs cellules désagrégées. On essaya toutes sortes d'armes pour lutter contre les « choses », mais rien n'y fit et elles continuèrent à se diviser et à se subdiviser pour donner naissance à d'autres « choses ». Le processus est illimité.

— Quel rapport peux-tu donc avoir avec cette race ?

— Elle m'a créé, comme tout ce qui vit actuellement sur ce monde.

— Tu veux dire que toute cette vie actuelle n'existait pas avant la catastrophe ?

— Non.

— Et qu'il n'existe plus rien des races d'autrefois ?

— Non, plus rien. Je t'ai dit que j'écoute, que j'entends, que je discerne. Je suis un relais. Les « choses » ne mentent pas.

— Alors, comment ont-elles bien pu s'y prendre pour créer ces nouvelles races ?

— *En violant les lois du hasard. Les « choses » possèdent une conscience de masse et elles sont attirées par les cellules vivantes élémentaires grâce à leur puissant magnétisme. Ce sont des catalyseurs cellulaires ne pouvant concevoir un mode de vie en dehors de toute symbiose. C'est l'essence même de la vie universelle. Grâce à un champ organisateur qu'elles possèdent, les « choses », ou du moins celles que vous appelez ainsi, réorganisent les cellules élémentaires complètement dissociées mais qui ont conservé, malgré leur apparence de mort, une vie propre et indépendante. Même les substances les plus complexes du monde vital subissent les effets du champ de force. Chaque molécule est guidée, dirigée, amalgamée quasi instantanément et selon un schéma préétabli, pour reformer une créature nouvelle mieux constituée. D'ailleurs, je sais que vos ancêtres connaissaient bien ces forces qui obligent les atomes et les molécules à respecter des trajectoires parfaitement définies hors même de l'organisme vital.*

Le soleil était réapparu dans le ciel, le vent avait cessé de hurler et le silence à nouveau régnait sur la contrée.

Pat le réalisa soudain, en même temps que son esprit essayait de comprendre les terribles révélations de la plante à tête humaine. Beaucoup de choses lui échappaient, et il maudit intérieurement cette ignorance qui l'empêchait d'aller jusqu'au fond du problème.

Même Doc, avec toutes ses connaissances, avait du mal à concevoir la fantastique réalité.

Ils réagirent à nouveau lorsque la créature parla dans leur tête.

— *Quel espoir vous reste-t-il encore, humains, après ce que je viens de vous révéler ?*

— Celui de vivre et de lutter jusqu'à notre dernier souffle, répondit Pat.

Karen subitement saisit le bras de Pat et prit la parole à son tour :

— Puisque tu n'ignores rien, puisque tu sais, puisque rien n'est impossible à ton savoir...

— *... j'écoute, j'entends, je discerne...*

— Alors dis-nous ce que tu sais sur la cité secrète.

Il y eut dans leur crâne comme un flot de pensées confuses, dont l'incohérence ressemblait à une sorte de rire monstrueux.

Puis une onde-pensée unique répondit :

— *L'un de vous connaît l'emplacement de cette cité secrète. Il vous suffira de marcher toujours dans la direction du nord-est. À 200 miles d'ici, vous trouverez le Temple de l'Avenir, mais n'y entrez surtout pas. Évitez aussi la « Vallée des Voraces » si vous voulez l'atteindre. Vous n'êtes pas de taille à lutter contre eux. Éloignez-vous du « Bruit de Vie », vos oreilles n'y résisteraient pas. Bonne route, humains, bonne route... et surtout bon courage.*

Le même rire atroce retentit dans le crâne des humains, puis la tête monstrueuse fouetta l'air avec sa longue chevelure filasse, et piqua



droit, au bout de sa tige, vers la surface liquide, pour disparaître d'un coup avec un curieux gargouillis.

Seules quelques bulles qui crevèrent petit à petit révélèrent les traces de sa fuite en direction de la lagune.

— Qu'a-t-elle voulu dire ? demanda Moustache.

— Ce lieu est infernal, fuyons-le, dit Pat.

Ils quittèrent la lagune et pénétrèrent dans la forêt.

Comme si leurs maux n'étaient pas suffisants, une brume épaisse et lourde se leva, rendant plus difficile encore leur progression sous la conduite de Fats.

## CHAPITRE XI

Des espèces de glapissements retentissaient çà et là, des insectes lumineux clignotaient dans les coins d'ombre, pointillant l'obscurité de petites lueurs multicolores, et des animaux inconnus modulaient des chants étranges dans les taillis épineux.

Des étoiles étaient apparues dans le ciel, entre les ramures, et une lune jaune se levait à l'est.

Le groupe avait échoué dans une clairière où serpentait un ruisseau qui avait éteint leur soif, mais Pat avait ressenti l'angoisse générale et le désespoir de tous.

Essayons d'envisager la question comme un Adulte, ne cessait-il de se répéter. Pour l'instant, tu ne peux rien faire, sinon subir cette nature hostile dont tu es devenu l'ennemi.

Pourtant, il savait qu'ils n'avaient pas une chance contre un million pour atteindre cette fameuse et mystérieuse cité secrète. Et le rire atroce de la plante à tête humaine résonnait encore dans son crâne.

Il regarda autour de lui avant de commander la halte. Les failles des rochers, dans la nuit, semblaient bâiller comme des gueules grimaçantes. De temps en temps, de gros lézards phosphorescents et transparents s'écartaient du ruisseau et traversaient la clairière pour disparaître dans un bosquet voisin. Il devait y en avoir des milliers cachés entre les pierres plates le long du ruisseau. Malgré lui, Pat frissonna.

Il lut sur le visage de Karen une lassitude extrême et un dégoût insurmontable. C'était bien ce qu'il ressentait lui aussi.

— Je n'en puis plus, murmura-t-elle en se laissant choir sur l'herbe courte et drue. Par l'Unité, Pat, qu'allons-nous devenir ?

— Nous irons jusqu'au bout. Rien ne nous en empêchera.

— J'admire ta volonté, mais c'est au-dessus de mes forces. Pourquoi tant d'entêtement ?

— Parce que je veux essayer encore de croire que les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être. Parce que je veux continuer d'espérer que notre salut est au bout de notre route. Non, je t'en prie, ne dis rien, pense aux autres. Ce n'est pas le moment d'engager une telle conversation.

Ils rejoignirent le groupe, firent du feu, et réduisirent leur repas du soir à quelques tablettes alimentaires condensées qui faisaient partie de la réserve de Doc.

Puis ils se couchèrent à même le sol, laissant à Furet le soin d'assurer le premier tour de garde.

Au petit matin, Fats se chargea de réveiller les autres, en rendant à Furet le pistolet thermique qui, de main en main, avait veillé sur le sommeil du groupe une fois de plus. C'était quand même rassurant de savoir que l'on possédait une arme pareille, aussi redoutable, même si les dangers qui les menaçaient étaient plus redoutables encore.

Pat serra la crosse du sien, glissé dans sa ceinture, sembla reprendre confiance et alla se désaltérer dans le ruisseau qui coulait tout près de là.

Il dut écraser une bonne vingtaine de limaces aussi grosses que des bouteilles d'un litre, pour se frayer un passage jusqu'au ruisseau, et faillit se faire mordre par un décapède velu dérangé dans le festin qu'il faisait d'une sauterelle à poils roux.

La vie s'éveillait, sinistre, cruelle, hallucinante, avec les premières lueurs de l'aube.

Quand il revint, Furet achevait d'éteindre le feu, et Karen rajustait son vêtement protecteur. Peggy se massait les chevilles entre Doc et Fats, et Mira, assise sur un rocher, tourna brusquement la tête à sa vue. Elle lui battait froid, depuis la veille. Pourquoi ? Il n'en savait rien, à moins que ce ne fût à cause de son indifférence depuis leur rencontre au bord de la lagune.

Oui, ce devait être cela. Aucune importance, d'ailleurs. Son mépris n'avait fait que hâter l'inévitable.

Subitement, Pat se rendit compte que Moustache n'était pas dans le groupe.

— Où est Moustache ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit Doc, il était pourtant là il y a à peine un instant.

Une silhouette émergea de la pénombre. C'était Moustache, tout haletant. L'inquiétude se lisait sur son visage.

— Venez voir, dit-il, c'est à n'y rien comprendre.

Ils le suivirent tous jusqu'à la limite de la clairière, là où commençait le règne de la forêt.

Il montra des empreintes sur le sol humide de rosée et ils n'en crurent pas leurs yeux. C'étaient des traces de pieds nus, de pieds humains, bien dessinés, avec la forme des orteils, de la plante et du talon.

— On dirait qu'elles sont récentes, déclara Moustache. Elles ne peuvent qu'appartenir à des humains, n'est-ce pas ? des humains comme nous.

— C'est impossible, murmura Doc, nous sommes les seuls humains à pouvoir...

— Il s'agit peut-être d'un animal voisin de l'homme, coupa Pat. Oui, ce doit être cela... un animal, très certainement.

- Ils ont dû rôder cette nuit autour du camp, fit remarqua Peggy.
- Nous n'avons rien vu, répliqua Fats.
- Moi, j'ai bien entendu un petit bruit, dit Mira, mais...
- C'est bon, trancha Pat, filons d'ici en vitesse, c'est plus prudent.

Ils firent demi-tour, s'orientèrent rapidement, puis s'engagèrent dans les taillis.

Le sol bientôt s'éleva en pente douce entre deux masses énormes de végétation. Des roches rouges veinées de noir roulaient sous leurs pas et ils ne reprirent leur souffle qu'avant de s'engager dans le défilé qui semblait se perdre au loin sous les feuillages.

C'est alors qu'un étrange murmure sembla s'élever autour d'eux. Cela ressemblait au souffle du vent entre les joncs. Mais il n'y avait ni vent... ni joncs.

Puis le bruit unique se fragmenta, comme émis par plusieurs points différents. C'était cette association de sons qui produisait cet insolite concert.

Pat accéléra la marche sans se retourner, puis soudain quelque chose le frappa. Ces voix avaient quelque chose d'humain, de terriblement humain.

Il s'arrêta brusquement et dégaina son arme, rassemblant ses compagnons.

Autour d'eux, les murmures s'amplifiaient, bien distincts maintenant.

— Quittons le défilé, dit-il, et dépêchons-nous. Que les filles passent devant, nous fermerons la marche.

Peggy était blême.

— Pat... murmura-t-elle.

Il la poussa sans ménagements.

— Ce n'est pas le moment de pleurnicher. Avance !

Ils allaient s'élancer lorsque se produisit la chose la plus inattendue et la plus épouvantable qu'un cerveau humain puisse concevoir.

Derrière eux, dans le fond du défilé, les clameurs gagnaient en force, et c'est Moustache le premier qui vit surgir les effroyables créatures. Elles semblaient avoir jailli du sol comme par enchantement.

Nus, ou presque, à part le pagne végétal qui leur enserrait les reins, des êtres d'apparence humaine envahissaient le défilé, accentuant cet atroce murmure qui paralysait le groupe, et que proféraient à l'unisson des milliers de bouches béantes.

Leurs corps en étaient couverts. Le thorax et l'abdomen grouillaient de bouches horribles et menaçantes, sans lèvres, mais hérissées de crocs pointus, sinistres.

Et toutes ces gueules s'ouvraient, s'étiraient et claquaient avec des bruits épouvantables.

Pat sentit son sang se glacer dans ses veines et une nausée affreuse lui monta à la gorge.

Un instant il ne voulut voir que les visages, refusant d'admettre la monstrueuse révélation. Mais il y avait encore davantage de férocité dans les yeux globuleux cernés d'une bordure cartilagineuse que possédait chaque créature.

— Les Voraces, pensa-t-il en se souvenant brusquement des paroles de la plante à tête humaine.

Il hésitait pourtant à tirer et à engager le combat. Peut-être y avait-il encore une solution pour éviter le pire.

Mais ce fut extrêmement rapide. Une dizaine de Voraces s'élancèrent des rochers environnants et s'abattirent comme des pierres de catapulte non loin du groupe avec des cris gutturaux, jetant la panique parmi les humains.

En une fraction de seconde, Pat, qui avait poussé Karen contre la paroi rocheuse, vit Moustache entouré par les Voraces et qui se débattait au milieu d'eux, mêlant ses hurlement à ceux des monstres polybucaux.

Ceux-ci se le renvoyaient de l'un à l'autre, hurlant de plus belle lorsque Moustache les heurtait dans son affolement.

Pat et Furet comprirent qu'il leur était impossible de faire usage de leurs armes sans risquer d'atteindre leur malheureux compagnon.

L'incompréhensible manège dura encore quelques secondes, puis soudain l'un des Voraces faucha la nuque de Moustache avec son poing rugueux et projeta sa victime en avant.

Le jeune garçon perdit l'équilibre et se cogna contre un autre Vorace qui le reçut à bras ouverts.

Le hurlement de douleur atroce qui domina le vacarme fit comprendre aux humains horrifiés ce qui se passait.

La créature qui avait agrippé Moustache était en train de le dévorer vivant, de toutes ses bouches avides qui mordaient avec une férocité incroyable, arrachant les chairs lambeau par lambeau.

Pat allait s'élancer, mais les autres monstres foncèrent à leur tour et se ruèrent pour se disputer le corps de Moustache déjà atrocement déchiqueté.

Il ne criait plus...

Pat appuya alors sur la détente de son arme, imité par Furet, tirant au hasard, rafales sur rafales, fauchant les premiers assaillants qui explosèrent au milieu du défilé dans un jaillissement immonde de chair calcinée.

La horde abandonna les restes de Moustache et recula lentement, tandis que quelques-uns, sérieusement brûlés, se tordaient de douleur sur le sol.

— Vite, cria Pat à ses compagnons, fuyez en direction de la forêt.

— Impossible, fit Doc, nous sommes cernés. Pat détourna la tête une seconde et constata à son tour qu'il était trop tard pour se replier vers la sortie du défilé. Ce fut tellement soudain que ni Pat ni personne n'eut le temps de réaliser.

Une vingtaine de Voraces se jetèrent encore du haut des rochers, s'abattant sur le groupe des humains avec une sauvagerie inouïe.

Pat trébucha et fit feu presque à bout portant sur celui qui s'élançait vers lui. La créature explosa, déchiquetée, mais une autre bondit et lui arracha son arme.

Pat cria et enfonça son pied dans l'abdomen baveux du monstre, écrasa un visage dans la mêlée, en saisit un autre et l'écarta brutalement pour s'ouvrir un passage jusqu'à Karen qui venait de s'écrouler.

Ce qui se passa ensuite, il ne le comprit pas.

Il réalisa seulement qu'il était maintenu solidement par deux poignes villeuses, terriblement puissantes.

Autour de lui aussi ses compagnons gisaient dans le défilé, complètement hors de combat.

Il s'attendit avec angoisse à voir mordre ces gueules avides qu'il voyait se torturer à quelques centimètres de lui, mais il n'en fut rien.

Il y eut un geste de l'un des Voraces, celui qui paraissait être le chef de la horde, et une note profonde et discordante jaillit de ses entrailles.

Les monstres se rassemblèrent, soulevèrent les prisonniers et les poussèrent au milieu de la colonne qui venait de se former.

Les voix se calmèrent, se turent, puis la colonne s'ébranla dans un silence de mort et disparut dans la grisaille sinistre d'un boqueteau.

## CHAPITRE XII

Après plusieurs heures d'une marche harassante, la colonne émergea de la forêt et pénétra dans une immense clairière où se dressaient des huttes grossières, faites de terre et de branchages agglomérés.

Pat avait encore devant les yeux cette scène de cauchemar dans laquelle se débattait le pauvre corps de Moustache en train de se faire dévorer.

Jamais il ne pourrait oublier.

Qu'allait-il advenir d'eux à présent ? À quel ignoble festin ses compagnons et lui allaient-ils être sacrifiés ?

Il n'osait y penser, et, lorsqu'il examina le décor autour de lui, il se rendit compte qu'une vie intense grouillait dans la clairière.

Des femelles mafflues accouraient avec leurs multitude de bouches béantes, traînant derrière elles une progéniture non moins répugnante.

Devant des huttes, quelques Voraces étaient étendus sur le dos, avec des quartiers de viande sanguinolents collés contre leur corps, que leurs bouches multiples dévoraient goulûment.

Il s'aperçut ensuite qu'une conversation animée mettait aux prises le chef de la horde avec quelques créatures emplumées qui venaient d'apparaître au milieu du village. Ils se parlaient dans un langage plus proche du feulement que de la parole.

— Regarde, Pat, souffla Karen, il leur montre nos armes.

— Je ne pense pas qu'ils aient l'idée d'appuyer sur l'éjection thermique avant de presser sur la détente.

— Que veulent-ils ?

Il lui montra les créatures emplumées qui se dirigeaient vers eux.

— Nous n'allons pas tarder à le savoir.

Le grand diable qui s'avavançait vers eux arborait une stupide expression sur son visage à la fois bestial et primitif. Ses yeux globuleux se fixèrent sur Pat et ses bouches multiples s'unirent pour vomir cette surprenante tirade :

— Toi... Esprit Grande-Lune... toi venir apporter Feu Eternel à misérables Voraces qui ne pas comprendre... Grande-Lune promettre Feu Eternel à tribu des Voraces pour saisons du froid... mais Voraces pas savoir... Pitié pour pauvres et malheureux Voraces... Pitié...

Un concert de lamentations s'éleva autour des humains, tandis que Furet soufflait à l'oreille de Pat :

— Qu'est-ce qu'ils veulent dire ?

Pat avait froncé les sourcils.

— Laisse-moi faire, je crois que j'ai compris. Ils nous prennent pour des Dieux.

— Pour des Dieux ?

Le chef de la tribu se remit à glapir de plus belle, l'air suppliant :

— O puissants esprits à bouche unique, n'attirez pas sur nous la colère de Grande-Lune. Pitié... Pitié...

— Il est difficile de parler de pitié lorsqu'un des nôtres a été dévoré lâchement par tes frères, s'écria Pat.

— Nous pas savoir... Nous croire venir mauvais esprits rouges dans pays des Voraces, mais nos cœurs sont brisés et bouches repues maudites à jamais pour avoir mordu chair divine de Grande-Lune.

— Qu'espères-tu donc de nous, misérable Vorace ?

— Que tu atténues notre détresse en nous offrant Feu Eternel comme l'a promis Grande-Lune, par tous ses millions de bouches que nous contemplons chaque soir avec l'Œil sacré.

— De quel Œil sacré parles-tu ?

— De celui Œil, trouvé dans ruines maudites pour contempler bouches de Grande-Lune.

Ce langage rudimentaire avait tout de même quelque chose de poignant et d'hallucinant à la fois.

Forts des révélations de la plante à tête humaine, Pat et ses compagnons devinaient avec stupeur que cette caricature de langage était la seule chose qui subsistait encore de la race humaine qui avait servi à créer ces êtres absurdes et incompréhensibles. Probablement était-ce dû à quelques souvenirs ataviques enfouis dans le tréfonds des cellules nerveuses nouvellement façonnées par l'étrange processus de métamorphose.

Des bribes de pensées humaines subsistaient donc encore chez ces créatures nouvelles issues de la plus épouvantable et de la plus démoniaque des genèses.

Ils se laissèrent guider par le chef des Voraces et pénétrèrent dans la plus haute hutte du village.

Au milieu d'un tas d'ossements et d'immondices puants trônait, braqué vers l'extérieur, l'objet le plus insolite et le plus inattendu.

Une sorte de longue-vile montée sur un trépied et qui paraissait être l'objet de la part des Voraces de la plus profonde vénération. C'était donc là l'Œil sacré. Pat comprit immédiatement ce qui se passait.

Cette lunette, découverte probablement dans quelque ruine ancienne, avait été l'instrument qui avait permis à ce peuple de se confectionner une religion à sa mesure.

Il lui fallait un Dieu, et il l'avait trouvé dans ce disque blafard criblé d'innombrables taches rondes pareilles à des gueules béantes, et qui trônait dans le ciel comme une promesse éternelle.

Toi, belle Diane, blonde Phébé, aimable Isis, charmante Astarté, de quelle religion impie étais-tu devenue la déesse ? Toi que les Anciens faisaient reine des nuits et complice de leurs amours !



Quels poètes monstrueux pouvais-tu donc inspirer désormais ?

Ce fut là la pensée de Pat, lorsque le chef des Voraces ajouta :

— Les mille bouches de Grande-Lune promettre à Voraces Feu Éternel... Grande-Lune envoyer dans pays des Voraces esprits trompeurs à bouche unique pour éprouver loyauté des Voraces... mais Voraces pas savoir... Petites cervelles mais grand cœur... Il faut pardonner... il faut... car nous adorer Grande-Lune.

Tandis qu'il discourait, Karen avait saisi le bras de Pat.

— À quel feu éternel fait-il allusions ?

— Chut, tais-toi ! souffla Pat, il ne faut surtout pas éveiller leur méfiance. Je crois savoir ce qu'ils veulent.

Il se tourna alors fièrement vers le « monarque » et dit :

— J'accorderai le feu éternel à la tribu en gage de notre liberté.

— Liberté sera accordée si toi être Esprit de Grande-Lune.

— Garde-toi de l'oublier, répliqua Pat sans se démonter. Sinon la colère de Grande-Lune détruira tes frères jusqu'au dernier.

Son regard s'était tourné vers les deux Voraces qui tenaient toujours les deux pistolets thermiques, alors que le chef, avec empressement, ordonnait à ses frères :

— Qu'on leur rende les bouches à feu, et que nos cœurs brisés à jamais saignent d'une reconnaissance éternelle.

Pat et Furet récupérèrent leurs armes avec un soupir de satisfaction, puis Pat cligna de l'œil à l'adresse de ses compagnons :

— Ils veulent du feu, leur confia-t-il à voix basse. Nous allons leur en offrir, suivez-moi.

Ils quittèrent la hutte et, sur l'ordre de Pat, amassèrent au centre du village tout le bois mort qui avait pu être récupéré dans les alentours.

Lorsqu'ils eurent enfin constitué un énorme bûcher, Doc aspergea le tout d'une résine provenant d'une variété de plante qui poussait à profusion non loin de là, puis Pat, sans attendre, appuya par deux fois sur la détente.

Aussitôt une flamme énorme jaillit du bûcher qui se mit à crépiter au milieu des exclamations de joie poussées par des milliers et des milliers de bouches.

Indifférent à l'allégresse générale. Pat montra soudain à ses compagnons le ciel qui venait de s'obscurcir brusquement au-dessus de leurs têtes.

— Je crois que nous ferions bien de profiter de la seule chance qui nous reste pour évacuer les lieux. S'il se met à pleuvoir, c'en est fait de notre prestige.

— En effet, approuva Doc en lorgnant vers les masses sombres qui montaient de l'horizon. C'est mauvais signe, et je pense que nous avons tout intérêt à filer en vitesse.

Ils prirent congé du « monarque », malgré ses supplications et ses prières, promirent l'éternelle protection de Grande-Lune et quittèrent avec soulagement la vallée des Voraces.

Des nuages noirs, dans le ciel, s'amoncelaient et s'effiloçaient dans les cimes des végétaux géants.

\*  
\* \*

Une vapeur lourde montait du sol surchauffé. Des spirales nombreuses s'élevaient et se déroulaient lentement, dans la clarté nébuleuse, entre les hautes herbes.

Au-dessus d'eux, les plantes énormes disparaissaient, noyées par les filets de vapeur qui s'enroulaient autour des troncs et des tiges comme de longs tentacules souples et mouvants.

Ils continuèrent ainsi pendant une heure encore, jusqu'à l'approche de la nuit, au moment où la brume perdit de sa couleur et prit une teinte de plomb.

Ils étaient tous épuisés et les efforts qu'ils avaient dus accomplir depuis qu'ils avaient quitté la vallée des Voraces avaient eu raison de leur résistance.

Ils étaient à bout, les filles surtout. Peggy faillit glisser dans une mare bourbeuse, alors qu'une liane reptilienne lui agrippait la cheville au passage. Elle sentit les ramifications terminales de la liane mordre ses chairs et poussa un grand cri.

Fort heureusement. Furet se trouvait auprès d'elle à ce moment-là et il sectionna l'horrible végétal d'une courte décharge thermique.

C'est alors qu'ils hésitaient à poursuivre leur avance dans la demi-obscurité qu'ils distinguèrent devant eux une curieuse luminosité. Intrigués par l'origine de cette source lumineuse, ils avancèrent avec précaution et assistèrent bientôt à un spectacle autant féérique qu'hallucinant.

Les branches basses d'un groupe de végétaux étaient hérissées de curieuses vessies phosphorescentes dispensant autour d'elles des lueurs spectrales qui déformaient les masses sombres des taillis épineux.

Le visage de Karen était gris sous l'éclairage insolite.

— Regardez, dit-elle en désignant de son doigt de gros insectes ailés qui jaillissaient des coins d'ombre et se précipitaient, comme attirés par les poches lumineuses.

Ils percutaient la gelée végétale et disparaissaient complètement liquéfiés, à l'intérieur de ces pièges nocturnes qui devaient assurer la nourriture de ces végétaux carnivores.

— Faites attention, cria Pat, gardez-vous surtout de toucher à ces poches.

Ils se courbèrent, frôlèrent et évitèrent tant bien que mal les pièges végétaux, jusqu'au moment où ils eurent atteint le sommet d'une colline aride et rocailleuse noyée dans l'obscurité. On ne pouvait pas aller plus loin, et la pluie s'était mise à tomber à grosses gouttes.

Doc trouva une ouverture étroite dans la roche et ils s'engouffrèrent tous, complètement épuisés, dans ce refuge précaire.

Ils restèrent là jusqu'au petit matin, jusqu'à ce qu'ils se rendissent compte de la léthargie qui envahissait leurs membres et leurs cerveaux petit à petit.

Doc réalisa le danger. Comme il l'indiqua, cela provenait bien des émanations de la roche.

Une odeur acre, entêtante, régnait dans l'anfractuosité et ils se ruèrent à l'extérieur, la tête lourde, les membres gourds, aspirant goulûment l'air frais et vif qui leur fouettait le visage.

Le malaise se dissipa et Pat regarda ses compagnons. Pour la première fois, il comprit ce qu'ils ressentait. Il n'y avait plus la moindre lueur de volonté ou de confiance dans leurs yeux embués de larmes, et lorsque Peggy s'effondra dans les bras de Furet, il n'eut pas le courage d'intervenir.

— Je n'en puis plus, je n'en puis plus, sanglotait-elle... Tout cela est au-dessus de mes forces.

Mira s'était avancée vers Pat. Il la sentit à bout de nerfs.

— Moi aussi, je n'en puis plus. Je suis fatiguée... fatiguée et malade. Je refuse d'aller plus loin... je préfère encore mourir ici.

— Est-ce que tu es devenue folle ? Nous devons continuer coûte que coûte, c'est notre seule chance.

— Jamais nous n'arriverons, intervint Doc à son tour. Notre route est longue et doit grouiller de dangers inconnus ; je ne me sens plus la force de continuer.

— Bande de singes sans cervelle, cria Pat, songez un instant à ce que vous allez devenir si vous restez ici.

Il se tourna vers les autres, et ressentit la même détresse. Il sut alors que leur décision était prise et que rien ne pourrait les faire changer d'avis.

— Nous allons rester ici, dit Furet, et attendre la mort. À présent, nous ne la craignons plus.

— Très bien, décida Pat en hochant la tête, comme vous voudrez. Mais pour ma part, je préfère encore aller au-devant des dangers plutôt que de les attendre. Je continuerai seul mon chemin.

— Je te suivrai, s'écria Karen en s'élançant vers lui. Je pars avec toi.

Seul Fats ne disait rien et un instant son regard croisa celui de Pat. La haine qu'il devinait toujours autour de lui pesa certainement dans la balance de sa décision. Il savait que Pat ne tromperait jamais sa

confiance et c'est pour lui qu'il opta :

— Moi aussi, dit-il, j'accepte de vous suivre si vous voulez bien de moi.

Pat serra la main qu'il lui tendait et empocha les trois parts de réserves nutritives que Doc lui remit sans un mot.

Puis il jeta un dernier regard vers ses compagnons, et le trio se mit en route.

## CHAPITRE XIII

Chaque fois que Pat sentait à nouveau la nausée lui tordre l'estomac, il se couchait dans l'herbe pour vomir. Il restait là, étendu sur le ventre, soufflant comme un damné et maudissant tous les végétaux de la création.

C'était la même chose aussi pour Karen et Fats, depuis qu'ils avaient épuisé leurs dernières tablettes de biovitamines, et qu'il avait fallu à tout prix commencer à s'alimenter de fruits et de baies sauvages trouvés au hasard de la route.

Mais leurs organismes n'étaient pas adaptés à cette nourriture végétale et ils avaient connu immédiatement d'atroces malaises, comme si leurs entrailles se révoltaient brutalement contre ce brusque changement de régime.

Ils savaient aussi que ces malaises ne seraient que passagers et que, petit à petit, leur estomac finirait par s'adapter, car les systèmes de défense de l'organisme œuvraient dans ce sens.

Les nausées s'espacèrent au cours des jours qui suivirent, et ils purent bientôt se sustenter raisonnablement avec les végétaux qu'ils rencontraient et que Karen savait trouver avec un sûr instinct.

Un matin, un grand océan se présenta à leur vue et ils contemplèrent pour la première fois, du haut d'une falaise, cette énorme étendue liquide de laquelle semblait émerger un gros soleil rouge dont les reflets dansants avaient la forme d'un sabre étincelant.

Mais là aussi, malgré la beauté et la pureté du décor, l'enfer avait ses droits si tant est que l'enfer régnait sur ce monde que Dieu lui-même semblait avoir abandonné.

Des dangers inconnus guettaient les trois fugitifs, et ils les découvrirent le long des plages et des falaises infestées de créatures marines, la plupart amphibies et qui se livraient un combat éternel au-dessus de l'eau.

Des rochers énormes grouillaient d'une vie intense, hérissés de longs tentacules souples qui fouettaient les vagues avec une violence extrême.

Le trio s'aperçut avec horreur qu'il s'agissait de longs serpents dont l'une des extrémités était fixée à la roche par une multitude de ventouses.

Le tout faisait corps et semblait animé d'une conscience de masse qui n'avait d'autre but que de nourrir la communauté en capturant une quantité incroyable de poissons aux formes étranges.

Plus loin, c'était des crabes énormes dont les carapaces étaient recouvertes de longues algues vertes qui leur servaient de camouflage entre les récifs, et les humains faillirent bien tomber dans le piège.

C'est Fats qui en eut soudain l'intuition, au moment où Karen posait le pied sur l'un de ces monstres à demi enterré dans le sable.

Ils quittèrent la côte et s'éloignèrent du rivage pour pénétrer dans une longue steppe interminable.

Au crépuscule, vaincus par la fatigue, ils mangèrent quelques fruits, burent l'eau fraîche d'un ruisseau puis allumèrent, comme chaque soir, un feu protecteur qu'il suffisait d'alimenter à tour de rôle jusqu'au matin pour écarter du campement tous les hôtes indésirables qui hantaient la région.

\*

\* \*

Au petit matin. Fats, qui était certainement le plus déprimé de tous, ne put s'empêcher de dire :

— Tout cela est absurde, incroyable, et je me demande comment des humains peuvent encore vivre dans cette cité secrète qui est pourtant devenue notre seul but, notre seul espoir.

— Peut-être ont-ils trouvé les moyens de lutter contre cette nature hostile, dit Karen rêveusement. Peut-être ont-ils su se mettre à l'abri. Pourquoi ne travailleraient-ils pas pour débarrasser le monde de cette lèpre qui le ronge ?

Fats soupira longuement et murmura :

— Peut-être aussi attendent-ils une mort qui ne vient pas, et c'est cela le plus terrible.

Il s'allongea sur le sol et ajouta comme en lui-même, les yeux mi-clos :

— *En ces jours-là les hommes chercheront la mort et ils ne la trouveront pas ; ils désireront de mourir et la mort fuira loin d'eux.*

— Que dis-tu là ? demanda Pat.

Fats le regarda, et les flammes pourpres qui dansaient encore dans le feu mourant dansaient aussi dans ses prunelles.

— C'est un verset de la Bible, dit-il, je m'excuse de cette citation. Elle était involontaire.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'il n'y aura pas pour nous de mort plus atroce que celle que nous vivrons jusqu'à la fin de nos jours... si fin il doit y avoir.

Pat haussa les épaules et son visage se tendit vers celui de Fats :

— L'Apocalypse, hein ? Cette sornette imaginée par les prophètes de ta religion ? Du sadisme, voilà ce que c'est.

— C'est en tout cas une prédiction qui se vérifie.

— Mais enfin, Fats, comment peux-tu croire une chose pareille, alors qu'aucun, même le plus cruel, ne pourrait la concevoir ? Et quand bien même existerait-il, ce Dieu dont tu parles, quelle ignominie la race humaine a-t-elle bien pu commettre pour mériter un

sort pareil ? Non, je me refuse à le croire, tout cela n'est qu'accidentel. Souviens-toi de ce qu'a dit cette plante à tête humaine au sujet de Capella, des spores, et de cette forme de vie qui échappe à l'entendement humain. Nous sommes simplement victimes de cette dualité qui existe dans l'espace et qui met aux prises toutes les races dominantes. Une guerre se perd ou se gagne, c'est la loi de la nature. Mais au bout, il reste toujours un espoir, comprends-tu ?

— Le seul espoir que je possède est dans mon cœur, et dans mon âme.

— Parce que tu raisones comme un chrétien et que tu manques de réalisme. Tout simplement. Écoute, Fats, et essaye de comprendre. La réalité matérielle d'un fait est une chose, mais son rebondissement psychologique en est une autre. Vous subissez ce rebondissement depuis des siècles, et vous ne cherchez pas à connaître la vérité, car cette vérité vous fait peur. Pourquoi ? Parce que la crainte d'une force surnaturelle n'a jamais cessé de hanter l'esprit humain depuis l'origine des temps. Je manque, hélas, de connaissances dans ce domaine pour parler avec précision, mais je sais que nos ancêtres les plus reculés adoraient des idoles matérielles. Plus tard, chaque phénomène de la nature fut considéré comme une divinité. L'évolution aidant, une croyance en un Dieu unique chassa le paganisme, et fortifia encore cette crainte absolue. Mais toutes vos philosophies théologiques devaient un jour s'effondrer, et c'est ce qui est arrivé le jour où l'on en est venu à considérer le problème de la surnatalité. J'ai entendu dire qu'il a fallu mettre au point des procédés efficaces capables de réglementer la stérilité et la fécondité, afin de pouvoir mieux contrôler la reproduction de notre race. Les « nourrices » nous l'ont appris, Fats, souviens-toi. Dès lors, c'en était fait de vos religions, car elles ont été conçues en un temps qui ignorait cette énorme menace qui surplombait l'avenir humain.

Pat hocha la tête et poursuivit, perdu dans ses pensées :

— Oui, il fallait qu'elles meurent pour que l'homme puisse entrevoir enfin la vérité.

— En créant l'Unité ! répliqua Fats. Comment peux-tu prouver que *c'est* la vérité ?

— Parce que l'Unité est une réalité, à la fois scientifique et spirituelle, et qu'elle nous a permis d'abolir le rigorisme dogmatique et rituel pour accéder à une forme supérieure de la foi.

Pat, dans la poussière, traça négligemment un V à l'intérieur d'un cercle.

— Voilà, dit-il, le fond même de notre pensée.

Et il essaya de son mieux de rendre cette pensée aussi claire que possible.

Selon lui, l'Unité croissait de pair avec l'univers dont elle était le

tissu, et elle évoluait *sans cesse* vers un psychisme croissant. Elle était en somme l'axe de l'évolution. Ce qui revenait à dire que l'Unité s'était créée en même temps que s'était créée toute la matière qui compose l'univers, car chaque particule contribuait à l'édifice général. Tout retentissait dans tout. Aucune particule n'était inséparable du cosmos lui-même, ce qui entraînait une communion perpétuelle de l'Un avec le Tout et du Tout avec l'Un. Et il en était de même pour l'esprit qui anime nos misérables carcasses matérielles. Chacune de nos morts renforçait la puissance de l'Unité et l'aidait dans sa perfection totale. Il en allait ainsi jusqu'à ce que l'univers eût atteint son plein développement. À ce moment-là, l'Unité était arrivée à une phase de psychisme total et de perfection absolue à l'échelle cosmique, et elle se détruisait elle-même pour engendrer un nouvel univers qui connaissait à son tour les mêmes phases de développement. Et de la mort renaissait la vie dans cette ronde incessante qui, pour Pat, symbolisait l'Infini et l'Éternité.

Fats, qui avait écouté attentivement, ne put s'empêcher de secouer la tête.

— En somme, si je comprends bien, votre matérialisme vous met à l'abri de la colère divine, puisque vous n'avez aucune crainte ? Dans ce cas, qu'est-ce qui peut vous empêcher de faire le mal ?

Pat fronça les sourcils :

— Notre conscience et l'amour de la connaissance. L'homme est capable en lui-même de savoir ce qui est juste, vrai et bien, sans le concours d'aucune religion. Je suis certain qu'il existait des gens vertueux avant même que l'homme ne s'offrît la première divinité.

Puis, sur un ton plus sec, il laissa tomber, défiant Fats du regard :

— Et ce matérialisme dont tu parles nous met aussi à l'abri de prières hypocrites devant un Dieu à qui l'on demande toujours mais à qui on ne donne jamais.

Fats s'était dressé, les poings crispés.

— Pat, je ne saurais tolérer une pareille insulte. Tu n'as pas le droit.

Karen, d'un bond, s'était interposée.

— Non, mais est-ce que vous êtes devenus fous, tous les deux ?

Elle n'eut pas le temps de dire un mot de plus. La longue liane souple et nerveuse qui avait jailli du sol tout près d'elle fouetta rageusement l'air et libéra brusquement toutes ses ramifications.

D'un bond, Pat s'était reculé, tirant derrière lui Fats et Karen.

Mais, dans sa précipitation, le pistolet thermique avait glissé de sa ceinture et gisait sur le sol, à quelques pas de là.

Comme il allait s'élancer, Karen le retint.

— Attention, Pat !

Il comprit alors le danger. Quelque chose venait de s'ouvrir dans



l'écorce rugueuse à l'extrémité de la racine principale.

C'était une masse globuleuse, pareille à un œil démesuré. Une lueur démoniaque brillait dans cet œil dont le regard unique et inhumain fixait le trio avec une extraordinaire intensité.

Il se balançait au bout de la tige végétale, enregistrant les moindres gestes de Pat et, lorsque ce dernier tenta de se baisser, toutes les autres ramifications battirent l'air avec acharnement pour stopper son geste.

Pat recula.

— Attention, souffla Fats, essayez de l'occuper sur la droite. J'ai mon idée.

Pat obéit sans poser de questions. Il s'écarta du groupe, attirant sur lui l'attention de l'œil monstrueux.

Fats agit alors avec la rapidité de l'éclair. Il tira son couteau de sa ceinture et plongea en avant, agrippant de sa main libre la liane maîtresse qui aussitôt se mit à se tordre, essayant de s'enrouler autour de lui d'un rapide mouvement reptilien.

Mais Fats avait parfaitement calculé son coup, et sa lame s'abattit dans l'œil rond à deux reprises, puis fora dans la masse gélatineuse.

Un sang épais et verdâtre jaillit et éclaboussa le jeune garçon, tandis que Pat, qui avait réussi à ramasser l'arme thermique, tirait presque à bout portant sur le dangereux végétal.

Les deux jets de forces sectionnèrent le corps de la racine, et celle-ci s'abattit, tuée net, entraînant Fats dans sa chute.

Pat et Karen s'élancèrent et l'aidèrent à se dégager de cette gangue végétale encore animée de derniers soubresauts.

Fats essuya la lame de son couteau avec une poignée d'herbes et regarda Pat.

— Eh bien, j'ai eu chaud.

— Et moi donc ! fit Pat.

Puis il sourit, lui envoya une bourrade dans les côtes et ordonna :

— Allons, en route. Je commence à avoir sérieusement faim, et je suppose que c'est bon signe.

À peine avaient-ils atteint le sommet du monticule qui leur barrait la route qu'ils tombèrent en arrêt devant le spectacle le plus inattendu qui pouvait s'offrir à leurs regards.

Devant eux, sur l'autre versant de la colline, des débris métalliques informes brillaient sous les ardents rayons du soleil.

Des carcasses éventrées, rouillées, démantelées, et dont certaines pièces effilées rappelaient l' ancestrale silhouette des terribles engins de mort du temps de la Catastrophe.

Un véritable cimetière de fusées.

## CHAPITRE XIV

Quelques oiseaux à longue queue, effrayés par l'arrivée des humains, s'envolèrent en poussant de petits cris, puis le lourd silence s'abattit.

Devant le trio se dressait une carcasse métallique, à demi enfouie dans le sable, pourvue de larges ouvertures à travers lesquelles s'engouffraient le vent et des plantes grimpantes semblables à de longs serpents pétrifiés.

Pat, Karen et Fats s'étaient arrêtés, n'en croyant pas leurs yeux. Tout cela était effectivement l'œuvre de l'homme, d'une race éteinte dont vraisemblablement personne ne connaîtrait jamais la véritable histoire.

Mais il était évident qu'un combat terrible et implacable avait dû se dérouler à cet endroit, un siècle auparavant, à en juger par les traces encore visibles d'une mitraille qui avait éventré et déchiqueté les coques des fusées.

Non loin de là, Karen désigna une coupole immense qui semblait émerger des sables et paraissait intacte dans sa masse luisante.

Fats à son tour découvrit une ouverture au ras du sol, à demi obstruée par des pierres et de la végétation.

Ils eurent vite fait de se frayer un passage et parvinrent bientôt dans une sorte de tunnel descendant en pente douce.

Mais l'air leur manqua bientôt et ils furent obligés d'agrandir l'orifice pour pouvoir respirer normalement.

Presque en même temps, ils aperçurent l'être. Il semblait les fixer, depuis une protubérance humide et luisante nimbée d'un voile mince et doré qui se confondait avec les sables du désert environnant.

Il se tenait tapi dans un creux du tunnel et avait la forme d'une boule velue, grotesque, hérissée de pseudopodes gélatineux.

Il poussa un léger cri et s'éloigna par l'ouverture en rebondissant avec une incroyable rapidité.

— J'ai peur, gémit Karen... c'est noir et il fait froid.

— Avance, ordonna Pat, sans se préoccuper de ses jérémiades.

Il ouvrit la marche et ils poursuivirent tous trois leur avance dans le couloir souterrain en forme de voûte. Ils ne comprenaient pas ce que pouvaient être ces deux traînées luisantes qui se perdaient dans le fond du couloir ni ce qu'était cette matière dure et froide dont la solidité paraissait être à toute épreuve.

Karen buta sur une pierre et mit à jour un crâne qui s'effrita sous ses pieds.

Plus loin, gisaient quelques ossements épars. Probablement les restes d'un être humain, comme eux.

Il y en avait d'autres qui jalonnaient le tunnel, ce qui fit dire à Fats :

— Des hommes sont morts à cet endroit, par centaines, par milliers peut-être... je suis certain que nous ne sommes pas au bout de nos surprises.

Ils parvinrent finalement sous l'énorme coupole transparente mais connurent mille difficultés avant de pouvoir pénétrer à l'intérieur.

Tout d'abord, ils trouvèrent une grande salle, véritable labyrinthe de poutrelles tordues et de briques, et, après être venus à bout d'un lourd battant qui pivota sur lui-même en grinçant lugubrement, ils se trouvèrent dans une salle dont le plafond était constitué par la voûte transparente et qui laissait filtrer la clarté diurne malgré la poussière et la terre que les vents avaient accumulées à l'extérieur depuis un siècle.

Rien ne bougeait. Un lourd silence séculaire saturait l'atmosphère. Des objets, plus ou moins détériorés par le temps, jonchaient la salle, et certains se désagrégeaient sous leurs pas.

Il y avait là, aussi, toutes sortes d'appareils étranges et inconnus, sortes de longs tubes au bout effilé, dressés sur leur base, ainsi que des sphères luisantes, placées sur un long chemin qui aboutissait au dôme transparent. Elles étaient posées sur une sorte de chariot à quatre roues qui semblait devoir se mouvoir sur deux longues barres rigides donnant accès à l'extérieur de la bâtisse, sans paraître aboutir nulle part.

Soudain, ils distinguèrent quatre corps sans vie, affaissés dans des poses grotesques.

Des humains ! Deux d'entre eux étaient étendus dans le fond, au pied d'un tas de ferraille, un autre était tassé au milieu de la salle et le dernier était affalé sur un siège bas devant un tableau mural encombré d'une multitude de manettes et de boutons, la main encore posée sur un levier massif.

Au moment où Pat et ses compagnons enjambaient le corps allongé au milieu de la salle, les pieds de Karen heurtèrent la masse inerte, ce qui eut pour résultat de disloquer le cadavre, comme sous l'effet d'une baguette magique.

Quelques cendres voltigèrent autour des trois humains, puis se dispersèrent bientôt sans laisser de traces.

Le déplacement d'air occasionné par Pat et Fats, qui s'étaient reculés brusquement, mus par un réflexe identique, avait provoqué la désagrégation des deux autres corps, et seul restait encore intact celui qui était affalé devant le tableau de commande.

Pat le désigna :

— Celui-là a dû être le dernier à mourir, dit-il. Je me demande ce qu'il essayait de faire devant cet appareil.

— C'est peut-être un poste de radio, supposa Fats.

— Oui, je suis en train de me le demander.

Pat s'était planté devant le tableau mural et regardait avec intérêt les innombrables cadrans et boutons, puis son attention fut attirée par un écran concave placé devant le cadavre, à la hauteur de sa tête.

Ce ne pouvait être qu'un écran de télévision, et machinalement, piqué par la curiosité. Pat manipula avec volupté les touches articulées dont la disposition lui rappelait les vieux visiophones qu'il connaissait depuis son enfance et dont était pourvue la cité des hommes.

Il poussa un soupir, abandonna l'écran et se tourna vers ses compagnons. Comme il allait parler, il s'interrompit soudain et tourna brusquement la tête.

Un faible bruissement, aussi doux qu'un murmure, émanait du tableau mural et quelques aiguilles s'étaient mises à s'agiter nerveusement sur leurs cadrans.

Quelques lampes, rouges et vertes, se mettaient à clignoter et des éclairs fugaces zébraient l'écran du visiophone.

— Par mon esprit, jura Pat, ces mécaniques-là fonctionnent encore. C'est incroyable.

Il se dirigea vers un autre tableau mural et se mit à inspecter fébrilement la rangée de clés et les circuits d'amplification lorsqu'une voix résonna tout à coup dans son dos.

Une voix bien timbrée qui disait :

— Eurasiens, Eurasiennes, unissez-vous dans le malheur comme vous l'avez été dans le bonheur. Lutte contre les saboteurs du gouvernement de la libre Eurasie.

Il pivota sur lui-même et regarda.

À l'intérieur de l'écran concave, l'image d'un humain, vêtu d'un curieux uniforme, était apparue. C'était presque un vieillard. Grand, sec, rigide, il parlait avec autorité et emphase, ponctuant ses paroles de gestes larges et mesurés.

— Ces gens-là sont pour la politique du pire, et de tels agissements ne peuvent justifier les surprenantes accusations que contient la note du gouvernement africain. Je sais... oui, je sais que cette politique a reçu l'approbation de plusieurs États qui y voient, faussement d'ailleurs, un gage de paix et de sécurité...

— Que se passe-t-il, Pat ? demanda Karen craintivement. Sais-tu qui est cet homme ?

— Comment voudrais-tu que je sache...

— Cela ressemble aux mystérieux discours que les Adultes ont captés dans mon secteur, répondit Fats après avoir réfléchi. Je reconnais la même voix.

— Cette émission émanerait donc de la cité secrète ? murmura Pat.

— Je ne sais pas.

— Que veut-il dire ? demanda Karen. De quoi parle-t-il ?

La voix de l'homme continuait :

— Le gouvernement de la libre Eurasie doit également relever l'inexactitude des critiques formulées contre la clause prévoyant l'extension à Tombouctou des dispositions non militaires du traité. Et je m'engage personnellement, Eurasiens, Eurasiennes, à ce que cette clause...

Le reste de la phrase se perdit dans un cri poussé par Karen, auquel répondit un autre cri de Pat.

Au milieu de la salle, entre les sphères étincelantes, se tenait une imposante créature d'acier.

## CHAPITRE XV

On eût dit que le monstre de métal avait jailli du sol comme par enchantement. Il s'était immobilisé et semblait épier les humains de ses gros yeux ronds où brillaient d'étranges lueurs.

Soudain, il s'avança d'un pas et Pat le sentit prêt à l'attaque. Pourtant il voulut en avoir le cœur net et se jeta d'un bond sur la droite afin d'éprouver les réactions de ce robot dont il ne comprenait toujours pas la mystérieuse et soudaine apparition.

Aussitôt l'homme de métal changea de direction et continua d'avancer vers lui.

Pat sentit son estomac se serrer en voyant que trois autres robots venaient de surgir du fond de la salle avec des mouvements saccadés et méthodiques qui les dirigeaient vers Fats et Karen.

Que se passait-il ? De quels sens mystérieux pouvaient donc être dotés ces vulgaires amas de ferraille qui semblaient garder avec un soin jaloux des ruines depuis longtemps abandonnées ?

Indifférente à tout, la voix résonnait toujours dans la salle.

— Jamais, oui, je l'affirme, jamais le gouvernement de la libre Eurasie ne tolérera une pareille insulte, et jamais...

— Écartez-vous, hurla Pat à l'intention de ses compagnons.

Puis il dégaina et d'instinct tira vers son plus proche agresseurs. Frappé de plein fouet, le robot vacilla en même temps qu'une ouverture béante et incandescente se dessinait au milieu de son corps massif.

Le métal en fusion coula comme une plaie et éclaboussa le sol, tandis qu'un poing d'acier s'abattait violemment sur la nuque de Pat et le faisait chanceler.

— ... parce que Tombouctou persiste dans l'attitude critique qu'il a constamment adoptée...

À demi inconscient, Pat sentit ses jambes se dérober sous lui, mais il réussit néanmoins à éviter le pire.

Il tourna sur lui-même pour faire face à un nouvel agresseur sans se soucier de sa blessure ni de la voix qui enflait et dominait maintenant le bruit de la lutte.

Il recula vers le fond de la salle et, dans un éclair, vit Fats aux prises avec les deux autres monstres d'acier. Le jeune garçon cognait de toutes ses forces sur les têtes massives avec une barre de fer trouvée à sa portée.

Karen aussi se défendait avec l'énergie du désespoir, évitant de son mieux l'attaque fulgurante et implacable de ces créatures de cauchemar qui arrivaient de plus en plus nombreuses par une large ouverture devant probablement communiquer avec une arrière-salle.

Pat abattit deux autres robots, enjamba les débris incandescents et se rua vers ses deux compagnons. Il était temps. Submergés par le nombre, Karen et Fats, acculés contre une cloison, ne se défendaient plus qu'avec peine.

— Nous lutterons jusqu'au dernier, avec cette foi inébranlable qui anime...

Les rafales thermiques détruisirent encore plusieurs robots, et lorsque Pat dirigea le faisceau meurtrier de son arme sur le groupe compact, ce fut une véritable hécatombe.

Des débris en fusion éclaboussèrent les parois alors que les robots, tels des pantins désarticulés, s'affaissaient, horriblement mutilés, avec des craquements, des grincements et des cliquetis sinistres.

D'un bond, Fats avait poussé le panneau et bloqué le système de fermeture. La sueur et le sang couvraient son visage et ruisselaient sur son maillot écarlate.

Il cracha de dégoût, puis se laissa choir sur le sol alors que Karen, en larmes, se jetait dans les bras de Pat.

— Oh, Pat ! Pat ! je n'en puis plus... je n'en puis plus !

— Allons, Karen, calme-toi, c'est terminé. Il n'y a plus rien à craindre.

— Mais enfin, que s'est-il passé ?

La voix s'était tue et l'image du vieillard avait disparu de l'écran.

Seuls quelques éclairs aveuglants dansaient encore dans le rectangle lumineux. Pat serra les poings et répondit :

— Il est possible que ce soit ma faute. Tous ces boutons que j'ai touchés, peut-être ! Vraiment, je n'aurais pas dû. Filons d'ici, je préfère encore le combat à l'air libre.

— Que se passe-t-il ? s'écria Fats. Regardez.

Il désigna les trois sphères luisantes qui trônaient au milieu de la salle sur leur chariot.

Ces engins étranges s'étaient mis brusquement à ronronner, agités de longs frémissements qui faisaient scintiller de mille éclats les carcasses ovoïdes.

Par les étroits hublots, ils virent alors ce qu'ils n'avaient pas remarqué en entrant.

Des robots, identiques à ceux qu'ils avaient détruits, étaient aux commandes et commençaient à s'animer avec des gestes lents, mais précis, obéissant à quelque mystérieuse volonté. Puis bientôt les ronronnements s'amplifièrent tandis qu'instinctivement. Pat, Karen et Fats reculaient, en proie à une vive inquiétude.

Brusquement des gerbes de feu fusèrent de la base des engins, tandis qu'un bruit épouvantable se répercutait dans tout le bâtiment.

Dans un fracas tonitruant, ils virent de leurs yeux exorbités les trois sphères glisser vers l'extérieur, emportées par les chariots sur les

rails métalliques, puis fracasser la matière compacte et transparente du dôme qui vola en éclats autour d'eux.

— Par mon esprit, balbutia Fats, est-ce possible ?

— Je crois comprendre, dit Pat en fronçant les sourcils. Nous sommes certainement dans une base fortifiée telle qu'en disposaient les Anciens au moment de la Catastrophe. Je l'ai entendu dire. Il est possible que ceux qui l'occupaient soient morts avant d'avoir pu stopper le fonctionnement de leur système offensif.

— Mais cela implique automatiquement un matériel indestructible, objecta Karen.

— Tout permet de le supposer.

— Il faut pourtant une source d'énergie pour alimenter ces mécanismes.

— À moins qu'ils n'aient trouvé le moyen de la capter directement de l'atmosphère ou de l'éther. La force motrice, dans ce cas, peut se régénérer indéfiniment. Malheureusement, nous ne le saurons sans doute jamais.

— Comment expliques-tu alors cette émission visiophonique dont nous avons été les témoins ? demanda Fats, pas très convaincu.

Pat hocha pensivement la tête avant de répondre :

— Ce n'était qu'accidentel. En tout cas, cela prouve bien l'existence de la cité secrète. Nous avons aussi la preuve que des humains comme nous peuplent encore ce globe et règnent en maîtres dans des contrées que le fléau a dû épargner. Nous devons y parvenir à tout prix.

Et, rayonnant de joie, il ajouta :

— Je vous l'avais dit... je vous l'avais dit que le salut était au bout de notre route. Allons, je pense que nous avons assez perdu de temps. Sortons d'ici.

Ils quittèrent la salle et réussirent à se retrouver dehors sans dommage lorsque Karen, au bout de quelques pas, montra dans le ciel un point brillant qui semblait se déplacer lentement en décrivant une large courbe au-dessus de leurs têtes.

Ils reconnurent un des engins ovoïdes piloté par les redoutables robots.

— Cette fois, nous sommes allés trop loin, grogna Pat. Ne restons pas ici, venez.

Il entraîna ses compagnons derrière lui en direction des collines bleutées qui bouchaient l'horizon.

\*

\* \*

Dans le ciel, l'engin grossissait à vue d'œil et plongeait vers la steppe avec une rapidité stupéfiante.

À quelques mètres du sol, des jets de flammes s'échappèrent de la



coque luisante et des projectiles solides balayèrent l'espace devant les trois fugitifs, faisant exploser les roches et les pierres, traçant des sillons profonds dans l'herbe et la poussière, en même temps que la sphère rebondissait dans l'azur comme une balle gigantesque projetée par quelque force invisible.

Sans réfléchir, Pat avait poussé Karen et Fats devant lui, les obligeant à se tasser contre un amas de pierres. Puis il plongea à son tour sans savoir pourquoi.

Il le fit à l'instant où une deuxième sphère piquait vers la lande, dans sa course aveugle et insensée, soulevant avec ses rafales explosives des tourbillons de pierres et de poussière.

Plus loin, la rage meurtrière et destructrice des engins de mort se manifestait également contre la steppe déserte, avec cette démente furieuse que rien ne semblait pouvoir arrêter.

Les machines, folles, bondissaient et rebondissaient, crachant des torrents de flammes qui allumaient d'immenses incendies aux quatre coins de la lande, réveillant dans la solitude séculaire les échos d'un atroce combat qui avait autrefois détruit plus de la moitié de l'humanité.

Dans une vision brève, mais hallucinante, issue probablement de quelques souvenirs ataviques perdus dans leur subconscient, les trois jeunes gens eurent soudain devant leurs yeux l'image de la plus épouvantable des tueries que l'humanité ait jamais connue.

Le ciel était criblé de ces engins destructeurs livrés à des robots indifférents et insensibles... Criblé aussi était le sol, mais de morts, de mourants et de blessés... Criblés aussi mais de mitraille étaient les corps déchiquetés et mutilés qui composaient l'horrible charnier...

Horreur... horreur... horreur...

Pat le premier chassa ces visions et reprit contact avec la réalité au moment où les bruits de la mitraille s'estompaient dans le lointain.

Il souleva la tête et entrevit les trois appareils, livrés à eux-mêmes, continuer leur folle randonnée.

C'était le moment. Il fallait fuir, se mettre à l'abri, courir, courir n'importe où, mais ne plus voir, ne plus entendre.

Ils foncèrent au hasard, butant à chaque pas, sans se soucier des monstres affolés qu'ils croisaient sur leur chemin, s'éloignèrent d'un incendie activé par le vent, pataugèrent dans une mare bourbeuse et ignorèrent le cri inhumain poussé par une plante à tête humaine, brusquement surgie devant eux.

Son rire démoniaque vrilla leur cerveau enfiévré et se noya dans un gargouillis qui agita la mare tout entière, prête à tout engloutir.

Pat, Karen, Fats... et peut-être le monde avec.

Telle fut du moins la pensée des trois malheureux alors qu'épuisés, vaincus, anéantis et aux limites extrêmes de leurs forces, ils se

laissaient choir dans l'ouverture étroite d'une grotte et perdaient entièrement le contrôle d'eux-mêmes.

## CHAPITRE XVI

Le bruit sourd et régulier ramena Pat à la réalité.

Cela battait avec la régularité d'un métronome et son oreille, collée contre le sol, enregistrait le rythme obsédant, monotone, presque envoûtant, qui semblait lui parvenir des entrailles même de la terre.

Il se redressa. Le bruit lancinant s'atténua et sortit de sa tête.

Fats lui montra le fond de la caverne :

— Cette clarté... on dirait un passage sous la montagne.

Pat hocha la tête. La lumière solaire semblait en effet se refléter au bout de la gorge et formait à cet endroit comme un halo.

Peut-être y avait-il une autre issue, mais, comme l'incendie devant la grotte gagnait en intensité, Pat jugea préférable de vérifier cette hypothèse avant de prendre une décision.

Il aida Karen à se relever, la serra un instant contre lui, puis l'aida à se faufiler dans le passage étroit, hérissé d'arêtes vives et tranchantes qui rendaient encore plus difficile leur progression.

Comme si cela n'était pas suffisant, le sol sous leurs pieds devint glissant et ils durent redoubler de précautions, car le moindre faux mouvement risquait de les précipiter contre les arêtes rocheuses effilées et tranchantes comme des rasoirs.

Le boyau s'élargit bientôt, tandis que le halo lumineux devenait plus intense.

À cet instant, une chute malencontreuse de Karen fit perdre l'équilibre à ses deux compagnons, qui tentèrent de la retenir. Tous les trois roulèrent sur la roche humide et gluante et le contact immonde les fit hurler.

Le sol avait pris la consistance de la gélatine et de longs frémissements naquirent soudain sous les doigts des humains. Dans un sursaut désespéré. Pat essaya de ramper pour s'extraire de cette gangue visqueuse, mais il était trop tard.

Chaque mouvement qu'il faisait l'était en pure perte, car, au même instant, se formait dans la masse mouvante un courant d'ondulations qui faisait glisser son corps vers le fond de la caverne, et annihilait ses efforts.

— J'aurais encore préféré être brûlée vive, gémit Karen en essayant en vain de se cramponner à son tour. Ce lieu est infernal.

— Levez-vous, cria Pat. Levez-vous, vite !

Il donna l'exemple en s'arrachant au liquide gluant qui commençait à adhérer à son vêtement et le trio pataugea dans ce bourbier infect jusqu'à ce qu'il eût atteint le milieu de la caverne lumineuse.

Ils se rendirent compte qu'ils se trouvaient dans un cul-de-sac, et

que la douce phosphorescence qui régnait autour d'eux provenait des parois qui s'arrondissaient au-dessus de leurs têtes comme une poche énorme, aux replis mouvants, d'où suintait l'horrible liquide poisseux qui coulait en fines rigoles.

Ils comprirent alors l'affreuse réalité. Cette grotte n'était autre qu'une panse gigantesque dont la seule et unique fonction était d'attirer et d'engloutir tout ce qui avait la malheureuse idée de venir s'abriter dans le passage. D'ailleurs, les déchets et la pourriture nauséabonde que les humains enjambaient dans leur affolement témoignaient de cette monstrueuse activité organique.

À leur tour, maintenant, ils allaient être digérés pour servir de nourriture à cette panse minérale dont l'appétit continu ne devait être jamais satisfait.

Prisonniers de cet ogre insatiable, Pat, Karen et Fats connurent le plus grand désespoir. D'un instant à l'autre, les suc de la caverne allaient s'attaquer à leur chair et ils commenceraient à se dissoudre sous l'action des acides corrosifs dans lesquels ils étaient en train de patauger.

Il fallait trouver une solution. Même la plus folle, la plus insensée. N'importe quoi, tout plutôt que cette mort atroce qui les guettait.

L'air devenait irrespirable et les glougloutements écœurants s'échappaient des parois, comme si le monstre minéral se délectait déjà au contact de cette nourriture providentielle qui venait de lui échoir.

Karen, horrifiée, montra l'orifice du boyau d'évacuation vers lequel les mouvements péristaltiques de la panse rejetaient insensiblement les déchets de la digestion.

C'était la seule issue qui se présentait à eux et Pat, sans réfléchir, s'y aventura le premier, essayant de maîtriser la nausée qui lui soulevait le cœur.

Il dégaina son arme et cria à ses compagnons :

— Essayons par là, suivez-moi.

Ils avancèrent, retenant leur souffle, enlisés jusqu'au mollet, dans l'épaisse gelée sombre qui s'écoulait dans le boyau et Pat immédiatement se rendit compte que, quelques mètres plus loin, la symbiose perdait ses droits au profit d'une structure minérale normale qui faisait apparaître des roches empilées jusqu'à une ouverture assez large pour permettre le passage d'un corps humain.

Ils franchirent en quelques bonds le boursier nauséux qu'un sol friable et poreux pompait avidement, atteignirent l'entablement rocheux et se laissèrent glisser dans l'ouverture.

Devant eux, une autre salle immense béait comme un abîme, et le bruit, sourd et lancinant qu'ils avaient déjà perçu percuta leurs oreilles avec plus de netteté, cette fois.

Ils descendirent le long de la paroi rocheuse, s'aidant mutuellement, et se retrouvèrent bientôt sur le sol ferme et humide, éblouis par le décor fabuleux dans lequel ils venaient de faire irruption.

Fabuleux... surnaturel... irréel... échappant à la raison humaine.

Des ombres légères se mouvaient le long des roches que l'on aurait dites sculptées par quelque main maudite, œuvrant hors du temps et de l'espace, tellement les formes semblaient émerger des profondeurs des siècles et paraissaient afficher sans pudeur tous les symboles impies de la création.

Une odeur acre, fétide, flottait dans ce décor sinistre et rappelait celle des tombeaux.

Les humains franchirent plusieurs blocs solides, évitant de regarder ces visages inconnus et grimaçants taillés dans la pierre et figés dans leur éternelle et démoniaque expression.

Ils n'avaient qu'un but : quitter ce lieu terrifiant et trouver l'issue salvatrice qui les ramènerait à l'air libre.

Mais ils avaient l'impression d'évoluer dans un labyrinthe immense et refermé sur lui-même. Ils s'en rendirent compte lorsqu'ils constatèrent qu'après de multiples efforts, ils étaient revenus à leur point de départ.

Ils tentèrent cependant une nouvelle fuite dans une autre direction et une course folle les amena au pied d'une muraille de granit colorée de lueurs étranges.

Devant eux, se dressaient sur leurs socles des statues fantastiques.

Un instant, ils refusèrent de croire ce que voyaient leurs yeux. La matière vivante et la matière inerte s'unissaient dans une nouvelle symbiose pour former ces cariatides hallucinantes juchées sur leurs socles et qui agitaient leurs têtes et leurs bras au rythme monotone et sensuel des battements sourds dont l'origine demeurerait toujours aussi mystérieuse.

Les jambes étaient de pierre et conservaient dans ce prolongement minéral toute la grâce et la féminité qui se dégageaient du corps tout entier, terriblement vivant, et dont la chair nacrée palpitait sous les lueurs multicolores qui émanaient de la voûte.

Pétrifiés d'épouvante, Pat, Karen et Fats découvrirent avec horreur que cette chair s'unissait à la pierre et se confondait avec elle sans aucune scission possible.

Ces créatures étaient rivées à la muraille dont elles étaient les éternelles prisonnières.

Le mystérieux ballet de têtes et de bras cessa et recommença de plus belle puis enfin des rires nerveux jaillirent des lèvres pleines et secouèrent les gorges magnifiques, impudiques et extraordinairement humaines.

— C'est impossible, je rêve, murmura Fats. C'est à devenir fou.

Pat le regarda :

— Nous le deviendrons en effet si nous continuons à refuser les lois de cette symbiose qui nous échappe.

— Je n'arrive pas à y croire.

Non, Fats ne pouvait pas y croire. Il ne comprenait pas que le mal contagieux venu de Capella n'avait pas épargné la Terre de ses lois mystérieuses.

Les « choses » avaient bouleversé le monde et donné naissance à une AUTRE vie, la seule qu'elles connaissaient et qu'elles étaient capables d'imaginer et d'ordonner, comme un alchimiste réunit plusieurs éléments dans son alambic pour créer un élément nouveau, inconnu et ignoré de la Création.

Les « choses », elles, s'étaient servi du règne animal, minéral et végétal que la nature, sur terre, s'était ingéniée à différencier et à cloisonner étroitement, sans aucune liaison possible, et elles avaient accompli ces unions extraordinaires qui dépassaient la compréhension.

Elles avaient modifié, décomposé et recomposé les cellules organiques et métamorphosé aussi les molécules inorganiques sans souci des lois terrestres, donnant ainsi libre cours à la plus folle et à la plus inconcevables des genèses.

Pour Pat, cela était parfaitement compréhensible et ne suscitait en lui aucune frayeur surnaturelle.

Le danger demeurerait tangible, concret, matériel, et quel que fût son visage, il était de ceux qu'il se sentait la force et le courage de combattre, sans l'ombre d'une crainte spirituelle quelconque.

Un Dieu, fût-il diable, ne pouvait engendrer de telles infamies.

## CHAPITRE XVII

Les rires moqueurs envahirent de nouveau la salle, renvoyés avec une frénésie d'échos par les longues stalactites cristallines qui pendaient de la voûte.

Autour des humains, l'odeur devenait de plus en plus entêtante.

Cela sentait la mort et l'amour.

Mais quel amour et quelle mort pouvaient bien se disputer ces cariatides de chair et de pierre figées pour l'éternité dans leur virginale et inaccessible présence ?

C'est ainsi qu'au milieu de l'odeur, des rires et du rythme obsédant, apparut une créature de chair, rien que de chair, dont l'entière nudité ne pouvait soulever la moindre indignation ni la moindre révolte.

C'était un être absurde, sans sexe, une abstraction vivante qui reniait toute masculinité et toute féminité.

Son crâne était lisse, aussi lisse que tout son corps dépourvu de nombril et de seins.

Il était apparu dans le long tourbillon jailli du sol qui avait soulevé des myriades et des myriades de particules éblouissantes, telle une nova dans le vide.

L'être regarda les humains avec intérêt, puis se dandina un instant sur ses jambes fines, comme en proie à une violente excitation.

Il parla et dit :

— Humains, quelle folie vous guide ? Retarder la transfiguration n'est pas bien. Que faites-vous encore sur ce monde réorganisé ? Vous n'y avez plus votre place. Vous êtes perdus... perdus... vous êtes des étrangers pour nous... Comprenez... Nul ne vous aidera, nul ne peut plus vous aider... Comprenez... Comprenez...

Pat s'était avancé, menaçant :

— Qui es-tu ?

— Je n'ai pas de nom, si c'est cela que tu désires savoir.

— Et ce lieu ? Quel est-il ?

L'être eut un petit sourire amusé pour répondre :

— C'est le Temple de l'Avenir, dont je suis le gardien.

— L'avenir ! gronda Pat. Il n'y a pas d'avenir pour les races maudites que tu représentes. Les humains les chasseront, les détruiront, et vous retournerez au néant.

Sa voix s'enfla pour ajouter :

— AU NÉANT... TOUTES...

Une cascade d'échos déferla dans la salle et reprit :

— AU NÉANT... TOUTES...

Aussitôt des rires moqueurs jaillirent des cariatides de chair et de pierre et dominèrent le vacarme. Puis des voix de mégères se mirent à

hurler à l'unisson, comme un chœur démoniaque et démentiel que rythmaient en cadence les battements sourds et incessants.

— Il a sonné... sonné... le glas de l'humanité. Le règne de l'homme est à jamais consommé...

Pat, dans un accès de rage, avait dégainé son arme, prêt à tirer, mais Karen s'était interposée d'un bond :

— Non, Pat, attention !

Comme s'il avait deviné son geste et lu dans ses pensées, le gardien du Temple s'était brusquement désagrégé pour ne laisser place qu'à un tourbillon de poussières étincelantes animé par une violente et rapide rotation.

Il se reconstitua quelques mètres plus loin, comme sous l'effet d'une baguette magique, récupérant d'un coup toutes les cellules de son corps. En une fraction de seconde, l'admirable et extraordinaire architecture cellulaire s'était recomposée, obéissant à des lois inconnues et bien plus extraordinaires encore.

— Pauvres insensés ! murmura l'être composite, vous devriez être châtiés pour oser profaner ainsi notre Temple.

Fats s'avança d'un pas et cracha de dégoût :

— À quel Dieu misérable vouez-vous donc ce Temple ?

Le regard de la créature erra un instant sur les trois humains :

— Comme s'il pouvait y avoir plusieurs Dieux dans un seul univers ! Absurde... Non-sens... et comme si chaque race aussi pouvait se targuer de posséder un Dieu unique ! Folie ! Stupidité ! Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'Unité ? Des conceptions fantaisistes pour désigner Celui qui règne sur la vie et la matière et qui ne fait aucune distinction entre un poisson, une larve, un humain ou un symbiote. Pourquoi le Créateur accablerait-il ou protégerait-il telle ou telle race ? Pour quelles raisons l'aiderait-il aux dépens d'une autre ? Démence ! Inconscience ! Et votre humanité est morte sans lui avoir trouvé un visage. Rien que des noms, des suppositions, des théories... mais rien de plus.

Un sourire sardonique illumina le visage de l'être :

— Le même sort attend les races nouvelles qui peuplent ce monde. Elles s'éteindront un jour, comme la vôtre, après avoir épuisé tout le vocabulaire pour découvrir le Nom qui convient, et imaginé toutes sortes d'hypothèses les plus invraisemblables, mais sans jamais franchir le seuil interdit... Jamais... Jamais...

— Dans ce cas, pourquoi ce Temple, puisque vous connaissez d'avance votre échec ?

Un éclat de rire monstrueux emplit la salle et les cariatides se mirent à s'agiter sur leurs socles, tandis que l'être absurde se volatilisait pour se reconstituer au-dessus d'un énorme bloc sculpté de figurines étranges et grimaçantes.



On eût dit les milliers de visages roses, verts et noirs, semblables à des masques de carnaval, entassés pêle-mêle un soir de Mardi-Gras.

Et tout cela rutilait, scintillait, éblouissait, avec des reflets de sardoine, de jaspe, d'onyx, de topaze et d'escarboucle.

La voix répondit :

— Humain, cette question-là vous est interdite. C'est une question qu'on ne pose jamais... jamais... jamais...

Il tendit le bras devant lui et la roche lui obéit.

Une ouverture se dessina entre deux blocs massifs et une faille apparut, comme si la créature possédait l'extraordinaire pouvoir de dominer la matière par sa seule volonté.

— Fuyez, ordonna-t-il. Fuyez hors de ce Temple, et offrez au Bruit de Vie le sacrifice de votre chair impure et abjecte.

— Impure... abjecte... entonnèrent les cariatides avec frénésie.

« Il a sonné, le glas de l'humanité.

Le règne de l'homme est à jamais consommé. »

Dans leur affolement, Pat, Karen et Fats se ruèrent dans l'ouverture béante, alors que la créature sans nom disparaissait de son perchoir et qu'un silence lourd retombait dans l'immense salle.

\*

\* \*

Au-dehors, c'était la nuit. La nuit qui s'achevait, encore toute fraîche et toute scintillante d'étoiles lointaines, chargée de parfums légers et enivrants.

*Mais il y avait le bruit.*

Sourd, insinuant, incessant, il dominait la nuit et l'éclat des étoiles.

Pareil à une horloge démesurée échappant à toute logique, il rythmait l'écoulement du temps, dédoublant les secondes comme pour en précipiter la chute.

Les trois fugitifs coururent à perdre haleine jusqu'à ce que le bruit dans leurs oreilles devînt supportable.

Les martèlements continuels percutaient les tympanes avec une violence extrême, et Pat sentit son crâne prêt à éclater. C'était intenable, intolérable.

Il essaya de s'orienter, mais ne vit autour de lui qu'une chaîne ininterrompue de sommets rocheux, aux arêtes vives et déchiquetées.

Ils se trouvaient à l'intérieur d'un vaste cirque dont le fond s'abaissait en pente douce vers un point central que les premières lueurs de l'aube ne permettaient pas encore de distinguer clairement.

Pourtant, c'était là, la source de ce bruit étrange et dangereux. Ils en étaient certains.

— Contournons la falaise, conseilla Pat, nous trouverons peut-être une issue.

Ils s'élancèrent, mais stoppèrent leur élan au bout de quelques pas.

Ils ne pouvaient plus en supporter davantage, car c'était maintenant dans leur chair, dans leur sang, que résonnait l'épouvantable bruit.

Pourtant, il fallait continuer, sortir de cette région infernale, avant de sombrer dans la folie.

En dépit de la confusion intellectuelle dans laquelle ils se débattaient, ils se rendirent compte alors qu'ils n'étaient pas seuls dans le cirque.

Les lueurs fauves qui apparaissaient entre les crêtes découpées jetaient à présent assez de clarté pour révéler non loin d'eux la présence de formes légères, souples, presque humaines, qui dansaient et s'agitaient en cadence dans un ballet incessant et monotone.

Ils firent encore quelques pas et se trouvèrent en plein cauchemar.

Ces êtres qui dansaient sur ce rythme maudit étaient transparents, presque fluidiques, et se mouvaient comme des serpents de fumée, touchant à peine le sol.

Il y en avait des milliers, agités des mêmes mouvements, et la ronde infernale se poursuivait autour d'une masse confuse énorme qui occupait le fond de la cuvette.

C'est alors que Pat, Karen et Fats hurlèrent, ne pouvant surmonter leur terreur.

Cette masse, toute palpitante, toute frémissante, et que les feux rougeoyants de l'astre rendaient encore plus abominable, *n'était autre qu'un cœur*.

Un cœur géant, énorme, colossal, dont chaque pulsation était comme un coup de gong gigantesque et fracassant, qui balayait l'étendue comme une tempête.

## CHAPITRE XVIII

C'était le Bruit de Vie.

Le symbole du Bruit et de la Vie réunis dans cette masse de chair, dans cet amas inconcevable de cellules vivantes formant cette organe monstrueux qui battait... battait... battait pour la damnation de toute une éternité.

Tout autour, démoniaque ballet, les créatures transparentes dansaient... dansaient... dansaient au rythme des ondes pulsatives, sans jamais s'arrêter.

L'enfer à présent avait un visage, noyé de ténèbres et de feu, à travers l'ombre fumeuse des créatures mouvantes.

L'enfer d'un anti-cosmos émergé des profondeurs des siècles, à travers l'ombre fumeuse des créatures mouvantes.

L'enfer d'un anti-cosmos émergé des profondeurs des siècles, à travers la nuit et le néant.

Un instant, les trois humains réussirent à dominer leur souffrance et leur terreur pour contempler un nouveau détail.

Un fleuve de sang coulait de la montagne et roulait avec la consistance d'une pâte vers le cœur géant qui pompait le flux écarlate avec une avidité continuelle.

Le long des berges, l'herbe était rouge, et on la devinait gorgée de ce liquide infect qui s'épanchait de la montagne comme d'une blessure profonde, inguérissable.

Dans quelques gorges obscures, sur les hauteurs, les « Choses » avaient trouvé certainement le moyen de synthétiser tous les éléments du liquide sanguin et les réserves, à n'en pas douter, devaient être inépuisables.

Quel pacte infernal pouvaient-elles avoir scellé avec ce sang impie qui alimentait le Bruit de Vie ?

Cette pensée vint à Fats, infailliblement, mais il se garda bien de la proférer à haute voix.

Les autres ne pouvaient pas comprendre. Pour eux encore, cela ne pouvait être qu'accidentel, concerté, matériel, et dépourvu de tout maléfice.

Cela aussi pouvait se combattre, se détruire, s'effacer de la surface de la Terre, et rien de plus...

— Une issue, là ! cria soudain la voix de Pat.

Fats regarda. Déjà, ses deux compagnons s'élançaient au milieu des créatures de rêve, franchissaient la ronde incessante, et fondaient vers un étroit défilé.

À son tour, il se précipita et se rua entre les roches tourmentées, au travers d'un monde qui n'avait plus de couleur.

Pat ouvrait la marche, tirant Karen derrière lui, sans se soucier des vapeurs lourdes et acres qui flottaient dans le passage. Mais ils étaient loin d'être tirés d'affaire.

Le canyon s'élargissait, plus loin, et se ramifiait en une multitude de couloirs dont chacun donnait sur un autre cirque noyé de vapeurs phosphorescentes, qui semblaient limiter le monde.

Combien de merveilles et d'horreurs secrètes pouvaient bien abriter encore ces lieux inconnus ?

Au bord de la panique, les trois humains escaladèrent une pente rocheuse, roulèrent dans la poussière et la rocaille, et se retrouvèrent sur une corniche abrupte balayée par un vent frais et bienfaisant.

Le bruit... le bruit affreux diminuait d'intensité pour céder la place maintenant à une longue plainte. Celle du vent qui montait de la plaine. Là où poussait un blé qui semblait éternel et qu'aucune faux ne couperait jamais.

Les épis dorés ondulaient sous la caresse légère de la brise comme une mer éblouissante destinée à quelques sirènes fabuleuses. On les devinait plus qu'on ne les voyait, évoluant avec légèreté, sournoises et malicieuses, au fond de cet océan fantastique qu'aucun Ulysse n'aurait eu l'audace d'affronter.

— N'écoutez pas, cria Pat les yeux exorbités, n'écoutez pas, si vous voulez avoir la vie sauve.

Ils s'élancèrent sur les pentes escarpées pour atteindre l'autre versant, mais l'incantation gagnait en force.

Les notes heurtaient, frappaient la falaise, puis explosaient en arpeges et rebondissaient dans le ciel comme un gigantesque feu d'artifice.

La main dans la main, Pat et Karen coururent à perdre haleine, et, lorsqu'ils se retournèrent, ils ne virent point Fats.

Il avait disparu.

Devant leurs yeux, les notes du chant *se transformaient* en de lentes vibrations polymorphes et s'abattaient sur les rochers. Elles glissaient, se déformaient, se brisaient et se tordaient en d'affreuses convulsions dodécaphoniques.

Un instant, ils se virent submergés par cette avalanche sonore prête à les engloutir corps et âme, et ils se ruèrent pour échapper à cet assaut musical et monstrueux dont le ciel semblait se faire l'écho.

Bientôt, ce fut comme un long serpent lové autour de la falaise et qui forma une chaîne mouvante et dorée de notes grêles et fortes, graves et aiguës, roulant sur elles-mêmes en un affreux crescendo.

Les « choses » n'avaient rien épargné. Même pas le son. Lui *aussi* avait sa symbiose et son hallucinante réalité, dans ce nouvel état de la matière qui échappait à l'entendement humain.

Pat et Karen ne surent jamais comment ils échappèrent à l'emprise

de cette mélodie infernale ni comment ils se retrouvèrent au pied de la falaise, sur l'autre versant, à bout de souffle, hagards, prêts à hurler et à commettre toutes les folies.

Un ruisseau étancha leur soif et ils burent comme des bêtes. Puis ils roulèrent dans l'herbe sans trouver le repos ni l'apaisement dans leur chair. C'était à la fois physique et moral, au-delà de la raison et de la conscience.

Une force aveugle, brutale et incontrôlable les réunit dans une étreinte farouche et leur premier baiser ne fut qu'une morsure cruelle.

Alors, au bord de l'eau, ils s'abîmèrent et oublièrent le monde.

## CHAPITRE XIX

À trois reprises, Pat plongeait sa tête dans l'eau fraîche et limpide, puis il entendit le frôlement derrière lui.

Il se retourna d'un bloc, l'arme au poing, et reconnut immédiatement Fats qui se traînait dans l'herbe, le souffle court.

Le pauvre garçon s'en était sorti, lui aussi, et, guidé par les traces de pas de ses compagnons, il avait atteint la berge du fleuve.

Pat et Karen virent une longue traînée de sang qui lui barrait le front mais, apparemment, la blessure était superficielle.

Ils l'aiderent de leur mieux et jugèrent préférable d'attendre au lendemain pour reprendre leur nouvelle équipée.

La route était encore longue pour atteindre la cité secrète, et Fats avait besoin de récupérer ses forces.

Ils passèrent la nuit près du fleuve, blottis entre des pierres et roulés en boule sous des tas de feuilles.

C'était bon d'être à nouveau réunis, tous les trois, et la présence de chacun renforçait l'espoir et la sécurité de tous.

Ils reprirent leur marche au petit jour, après s'être alimentés de fruits sauvages, et quittèrent les abords du fleuve, devenus le domaine de grands oiseaux à longs becs menaçants et recourbés comme des cimenterres, pour pénétrer dans une région désertique brûlée par le soleil et qui s'étendait devant eux à perte de vue.

Ils s'y engagèrent résolument, et, au bout de deux jours d'une marche accablante, découvrirent une longue bande rectiligne, bordée de fossés, qui se prolongeait jusqu'à l'horizon.

Fats l'atteignit le premier, examina le revêtement dur et compact semé de crevasses et de lézardes envahies par une maigre végétation.

Là aussi, têtue, la vie continuait et reprenait ses droits.

— Ce doit être une ancienne route, dit Fats, une de ces voies de communication qui permettaient autrefois le passage des véhicules d'une ville à une autre.

— Des autoroutes, ajouta Karen, c'est comme ça que Doc les appelait.

— Possible que celle-ci nous conduise directement à la cité secrète, reprit Fats. Elle semble en tout cas nous mener dans cette direction. Le mieux est de la suivre.

Le courage et la confiance semblaient petit à petit revenir, et une ardeur nouvelle s'empara des trois humains à la pensée que leur long calvaire touchait peut-être à sa fin.

Ils avaient progressivement fini par oublier leurs tourments et les mille dangers qui les guettaient dans ce monde nouveau, mais l'apparition dans le ciel, à deux reprises, des mystérieuses entités les

ramena à la réalité.

Les « choses » passèrent au-dessus de leurs têtes, à la fois hésitantes et surexcitées par leur présence, mais les vêtements protecteurs les éloignèrent rapidement et elles disparurent dans le lointain comme elles étaient venues.

Fats n'avait pas caché ses appréhensions et ses doutes.

— Nous ne devons plus être très loin de la cité secrète, avait-il déclaré. Ce qui m'inquiète, c'est la présence des « choses » dans cette région.

Pat réfléchit et répondit :

— N'as-tu pas dit que la cité était bâtie sur les hauteurs et qu'elle échappait à leur atteinte ?

— Il ne s'agissait que de suppositions. Il n'y avait rien de formel dans ce que j'ai entendu dire. Et puis...

Il montra l'horizon droit devant lui.

À part quelques vallonnements, rien ne laissait supposer que l'on se dirigeait vers une région montagneuse. Il était possible également que les estimations de Fats fussent erronées et que la distance qui restait encore à parcourir fût plus importante encore qu'il ne l'avait imaginé.

Cette dernière hypothèse leur permit de conserver un ultime espoir, et, pendant les jours qui suivirent, ils continuèrent à progresser sur la longue route crevassée qui serpentait maintenant dans une région parsemée d'arbres verdoyants et striée de ruisseaux clairs et limpides.

\*

\* \*

Ce matin-là, ils firent une courte halte pour se restaurer, au sommet d'un petit monticule.

Cette fois, l'horizon leur apparut prometteur. Devant eux, les pentes vertes des collines s'unissaient avec douceur jusqu'aux premiers contreforts d'une chaîne montagneuse que l'on aurait crue surgie brusquement du sol.

Il n'en fallut pas davantage aux trois jeunes gens pour se laisser aller à une joie débordante et ils s'apprêtaient déjà à s'élancer sur la pente verdoyante lorsque Karen fit un geste.

— Couchez-vous, souffla-t-elle, et regardez !

Pat et Fats obéirent instinctivement.

Dans la vallée, au pied des collines, une bande de créatures humanoïdes évoluaient nerveusement sur la rive herbeuse d'un cours d'eau.

Il y en avait une bonne centaine, et il était impossible de dire si elles couraient ou si elles sautaient, tellement leurs bonds étaient imprécis et saccadés.

Le trio continua attentivement à les observer, puis ce qu'ils finirent par découvrir les figea de stupeur.

Des détails, qui jusque-là avaient échappé à leur attention, leur révélèrent que ces créatures, dont le corps avait quelque apparence humaine, possédaient une tête purement animale, à l'aspect canin.

C'est du moins le terme qu'employa Karen qui avait eu l'occasion d'approcher quelques rares spécimens de la race canine dans la Réserve zoologique de la cité des hommes.

Mais s'agissait-il *vraiment* de chiens ? La comparaison, à cause de la conformation presque humaine du museau, devenait de plus en plus inadéquate, d'autant plus que les créatures paraissaient se comporter comme des êtres doués d'intelligence.

Quelques-unes pêchaient dans la rivière à l'aide de filets que d'autres préparaient ou confectionnaient en hâte sur la rive. D'autres encore vidaient ou dépeçaient de gros poissons sur des pierres plates et allumaient des feux pour la cuisson.

Un pourcentage à peu près égal de mâles et de femelles qui vivaient là en parfaite harmonie, soit en couples soit en groupes, et qui s'affairaient dans un silence à peu près total.

De temps à autre, une voix parvenait aux humains attentifs, sorte de feulements moqueurs et de grognements sourds tout à fait inintelligibles, mais que l'on pouvait interpréter comme des ordres brefs et laconiques.

Une sorte de symbole sonore évitant toute éloquence inutile.

Malgré lui, Pat frissonna. Quelles pouvaient bien être ces créatures mi-humaines mi-animales qui peuplaient cette région dans le voisinage de la mystérieuse cité secrète ?

Ils contournèrent la vallée pour poursuivre leur route, mais en dénichèrent d'autres plus loin, occupées à chasser le gros gibier, armées de lances et de flèches.

Ils les évitèrent adroitement et gagnèrent le sommet d'une crête pour y passer la nuit, avec l'espoir de trouver le sommeil et le repos dont ils avaient tant besoin.

Mais la nuit, la longue et terrible nuit, ne fut qu'un concert de hurlements sinistres que renvoyaient en échos les contreforts des montagnes qui dominaient abruptement la plaine.



## CHAPITRE XX

Vers la fin de la matinée, le spectacle le plus inattendu se présenta au trio dans la paume verte d'une vallée idyllique brusquement apparue.

Une tour immense, métallique, toute luisante de soleil, se dressait fièrement, dominant de sa hauteur les ruines ténébreuses groupées autour d'elle.

Les ruines de bâtiments et d'immeubles à demi écroulés, supportant encore quelques portions de pistes aériennes qui ressemblaient à des serpentins pris dans les cheveux de la cité.

Dans les avenues, jonchées de débris de toutes sortes, circulaient ces créatures omniprésentes qui continuaient à inquiéter les humains.

Les monstres à tête de chien allaient et venaient au milieu des ruines. Il en sortait de partout, de chaque trou, de chaque faille, de chaque orifice béant, et les humains virent qu'ils se groupaient en nombre de plus en plus croissants autour de l'immense bâtisse circulaire, qui semblait avoir miraculeusement résisté à la destruction totale de l'ancienne cité.

Qu'est-ce que tout cela pouvait signifier ? Que se passait-il ?

Ni Pat, ni Karen, ni Fats, n'eurent le temps de se le demander, car des bruits de pas derrière eux, accompagnés d'aboiements moqueurs, les firent se retourner d'un mouvement identique.

Un groupe de créatures chamarrées venait d'apparaître sur la colline et se dirigeait vers la tour.

Vues de près, elles se ressemblaient toutes, comme autant d'Anubis jaillis de quelque fresque de l'ancienne Égypte.

Elles marquèrent un temps d'arrêt, fixèrent les humains de leurs petits yeux vifs et mobiles puis se mirent à grogner sourdement, retroussant leurs babines et découvrant leurs terribles crocs.

Pat, machinalement, avait sorti son arme thermique, et son geste fit hésiter les créatures à tête de chien.

Il en profita pour lancer à ses compagnons :

— Ces êtres sont assez intelligents pour réaliser que nous possédons une arme puissante, capable de les détruire. Essayons de profiter de notre supériorité.

— Qu'as-tu l'intention de faire ? demanda Karen, sans quitter des yeux le groupe des monstres.

— Je veux savoir ce qui se passe ici. S'ils ne sont pas aussi féroces que nous le supposons, ils peuvent peut-être nous aider.

— Pat a raison, intervint Fats, tout cela ne me dit rien qui vaille. Autant en finir tout de suite.

Pat désigna la tour et la curieuse procession qui était en train de

s'organiser dans la vallée.

— Suivez-moi, demanda-t-il, marchez lentement, et, quoi qu'il arrive, gardez votre calme. J'ai l'impression que nous allons en avoir besoin d'une sacrée dose.

Le premier, il donna l'exemple et se mit à descendre la pente de la colline en direction de la tour.

\*  
\* \*

Lorsqu'ils eurent atteint la vallée, Pat s'arrêta et jeta un regard derrière lui.

Le groupe était encore au milieu de la pente et suivait les humains à distance respectueuse.

Déjà, d'autres groupes se formaient dans la vallée et la lente procession s'était immobilisée au pied de la tour, muette et figée.

Des milliers d'yeux s'étaient braqués vers les humains qui avaient repris leur marche lente et régulière, les sens en éveil, dans le vent et le silence.

— Par l'Unité, songea Pat, pour quelle raison ne réagissent-ils pas ? Il faut absolument qu'il se passe quelque chose. N'importe quoi, mais il le faut.

Oui, il le fallait. Il le fallait avant qu'ils n'atteignent les ruines et la tour. Il le fallait avant qu'ils ne perdent complètement leur assurance ou ne commettent l'imprudence qui précipiterait leur perte d'une façon irrémédiable.

Il souhaita n'importe quoi. Tout, plutôt que ce silence et cette tension extraordinaire qu'il sentait parmi la foule rigide et impassible.

Ils franchirent les premiers rangs de la procession et Pat, une brève seconde, connut la folle envie d'appuyer sur la détente de son arme. Rien que pour précipiter les événements et donner un sens à cette situation autant absurde qu'intenable.

Mais il se maîtrisa. Non, c'était peut-être là le piège qu'on lui tendait et il frémit à la pensée que ces créatures étaient encore plus intelligentes qu'ils ne l'avaient supposé, à moins que ce ne fût seulement de la crainte et de la stupidité.

Il ne savait plus...

C'est alors que l'événement souhaité se produisit. Inévitable.

Une créature bondit devant les humains et se dressa sur leur passage, les oreilles tendues et les babines frémissantes.

Elle émit une série de jappements et de cris stridents, puis parvint à articuler quelques mots au prix d'un violent effort :

— Ouaaaauh... grrrr... Vous êtes venus vous joindre à nous... Peuple Long-Museau vous accueille avec joie et gratitude... Nous offrirons à la Voix votre sacrifice admirable afin que le Visage reste

unique et éternel... Grrrr...

Pat, dominant sa répugnance, saisit la créature par le cou et la maintint solidement.

— Nous nous moquons de ta gratitude et de celle de tes frères. Quelle est cette cité qui n'est plus que ruines ? Que sais-tu à son sujet ?

Le Long-Museau grogna sourdement et répondit d'un ton guttural :

— C'est la cité de la Voix... Grrr... L'ignores-tu ?

— Ignoble larve sans cervelle, parle plus clairement si tu tiens à éviter ma colère.

Il désigna la tour gigantesque devant laquelle étaient toujours massées les monstrueuses créatures.

— Que se passe-t-il à l'intérieur de cette tour ? Qu'y a-t-il ?

— La Voix !... Glaaap... Ouahou... La Voix qui parle dans nos cœurs et dans notre chair... La Voix Éternelle...

Pat allait parler lorsque la main de Fats se crispa sur son épaule.

— Attention, Pat ! Cet idiot-là est en train de nous amuser... Regarde !

Pat se retourna et vit lui aussi un groupe d'hommes-chiens qui s'était déployé en arc de cercle, derrière eux, armé de coutelas menaçants dont les lames acérées lançaient des éclairs.

— C'est notre sacrifice qu'ils veulent, et rien de plus, ajouta Fats. Tire, bon sang, tire...

— Oui, Pat, tire... Tue-les... Mais tue-les donc ! gronda Karen à son tour.

Pat n'eut pas le temps de répondre car, à cet instant, la créature qui leur faisait face poussa un terrible hurlement qui leur glaça le sang dans les veines.

— Ouaaaauh... que vos têtes soient offertes à la Voix Éternelle... Ouaaaauh... Et que l'Unique Visage bénisse votre sang !

Il fit un geste. Derrière lui, la foule s'écarta d'un large mouvement évacuant brusquement les abords de la tour.

Au pied même du colossal édifice, était dressé un autel de marbre noir qui avait jusqu'ici échappé à la vue des humains.

Il brillait d'un étrange éclat. Celui du sang qui coulait abondamment des trois têtes hideuses que l'on y avait posées.

Trois têtes humaines, dont les regards éteints semblaient refléter encore la dernière et épouvantable vision qui avait été la leur...

Celle de deux hommes... celle d'une femme...

Doc ! Furet ! Peggy !

## CHAPITRE XXI

Le cri poussé par Karen éveilla des échos dans la foule nombreuse et surexcitée, et c'est peut-être ce qui permit à Pat de réagir et de dominer la frayeur et l'écœurement qui l'envahissaient.

Il sortit son arme, prêt à tout, même au pire, lorsque deux hommes-chiens fendirent la foule, traînant une créature humaine que les trois jeunes gens reconnurent immédiatement.

C'était Mira !

La jeune fille fut poussée brutalement devant l'autel sanglant et une longue plainte déchirante monta de ses lèvres tuméfiées lorsqu'à son tour elle reconnut ses anciens compagnons.

Ce qui se passa alors fut tellement incompréhensible et imprévu que les humains en restèrent pétrifiés de stupeur.

Ce fut tout d'abord le rauque aboiement du Long-Museau qui dirigeait la cérémonie et qui retentit à leurs oreilles, au milieu des hurlements sinistres poussés par ses congénères.

— Grrouaaaouh... Houaaah... Bénie soit la Voix Éternelle qui veille sur notre peuple... La Voix s'éveille dans notre chair et le Visage Unique domine le monde... Ouaaaouh...

Le premier, il tomba à genoux face à la tour, sa longue tête braquée vers le sommet de l'imposant édifice. Il oubliait les humains.

Devant l'autel, ceux qui entouraient Mira l'imitèrent, ainsi que la foule qui envahissait l'esplanade.

Subitement le silence régna, total, complet, absolu, parmi ces créatures étranges.

On les eût dites momifiées, paralysées, foudroyées au-delà même du ravissement et de l'extase. Comme si tous leurs sens étaient abolis par une vision béatifique, informulable, dont la source échappait à l'entendement humain.

Pat, d'un bond, rejoignit Mira, et nul ne s'opposa à son geste. Il l'aida à quitter l'autel et, lorsqu'ils furent tous réunis devant la tour, il dit à Mira :

— Tu nous raconteras plus tard. Pour l'instant, je ne comprends rien à ce qui se passe, mais il nous faut profiter de cette chance inespérée, sinon nous sommes perdus.

— Ils nous rattraperont, gémit Mira, et je n'ai plus de forces... Ah, si vous saviez...

Karen aussi était à bout et sans ressort. Pat le comprit. Pourtant, il fallait agir avant que les monstres ne reprennent conscience. Ce n'était peut-être qu'une question de minutes... ou même de secondes.

Il vit alors, à la base de la tour, les deux battants d'une porte monumentale largement ouverts.

— Suivez-moi, cria-t-il à ses compagnons.

Il s'élança résolument à l'intérieur de l'édifice de métal.

Ils se retrouvèrent tous dans un hall immense, au centre duquel aboutissait un grand escalier en colimaçon qui se perdait dans la masse imposante d'une voûte lumineuse.

Ils s'y ruèrent sans réfléchir, talonnés par la peur, mais guidés par une curiosité inexplicable qui pour l'instant dominait tous les autres sentiments.

Quel était ce lieu ? Que pouvait-il bien représenter pour cette race d'hommes-chiens capables à la fois d'extase et de cruauté ?

Ils atteignirent le premier étage, durent manipuler divers mécanismes pour venir à bout d'une porte lourde et massive, et hésitèrent un instant avant de pénétrer dans la cabine transparente qui se présentait à eux.

Fats appuya sur un bouton et la cage d'aciéroplastex glissa sur ses supports, emportant les humains vers le sommet de la tour à une vitesse vertigineuse.

Ils débouchèrent dans un hall immense, encombré des mécanismes et des appareils les plus divers, et Pat le premier se rendit compte que la plupart fonctionnaient sourdement dans le silence séculaire.

Dans un coffre massif et transparent, deux bobines volumineuses tournaient sur leur axe, et un mince ruban de plastique glissait lentement entre deux têtes magnétiques.

Fats s'écria :

— Un enregistreur son-images. Que se passe-t-il ?

Pat ne répondit pas et manipula fébrilement les mécanismes qui commandaient aux écrans visiophoniques témoins dont était pourvue la grande salle. Ce qui se passa alors acheva de les anéantir. Les écrans s'irradièrent et l'image du vieillard grand et sec, déjà captée dans le refuge des robots, apparut brusquement.

C'était le *même* visage, la *même* voix. C'était encore le *même* incompréhensible discours.

— Je sais... oui, je sais que cette politique a reçu l'approbation de plusieurs États, qui y voient, faussement d'ailleurs, un gage de paix et de sécurité. Eurasiens, Eurasiennes, faites confiance...

Pat avait blêmi et, d'un geste de colère, coupa les contacts. D'un coup, il venait de comprendre l'affreuse et cruelle méprise qui avait été la sienne et celle de ses compagnons.

Cette cité secrète, entretenue par la légende et dans laquelle ils avaient eux aussi fondé tous leurs espoirs, *n'existait pas*.

Ils connaissaient tous, à présent, la source de ces obscurs et mystérieux messages captés par les Adultes. Il s'agissait d'une voix enregistrée sur une vulgaire bande magnétique, laquelle continuait à se dérouler et à s'enrouler sur ses bobines depuis plus d'un siècle.

Par quel étrange phénomène ? Nul ne le savait et ne saurait sans doute jamais l'expliquer. Peut-être avait-il suffi d'un rien pour provoquer le blocage des circuits automatiques de diffusion. Un rien, bien sûr, pour fausser en même temps les dernières illusions d'une race vouée à sa perte.

Mais combien était cruelle la déception de Pat et de ses compagnons ! Un long instant, ils oublièrent le critique de leur situation à l'intérieur de cette tour qui venait de leur livrer son épouvantable secret.

Puis enfin, Pat traversa la salle et laissa errer son regard sur la foule nombreuse et compacte toujours massée et prostrée autour de l'édifice.

Ce qui se passait dans le cerveau de ces créatures était encore plus terrible, plus hallucinant. Elles captaient inconsciemment les sons et les images que la tour diffusait, comme si leur cerveau avait été conçu et accordé pour réagir à des vibrations électroniques.

Cela expliquait l'absence presque totale de langage au profit d'une télépathie de masse, et surtout cette extase et cette béatitude inexprimables dont les hommes-chiens étaient l'objet pendant la diffusion de ce discours incompréhensible.

Incompréhensible, certes, il l'était pour eux également. Mais cette voix et cette image qu'enregistrait leur subconscient revêtaient pour les monstres un caractère divin, sublime même, et qui dépassait leur compréhension.

C'était la Voix... le Visage Unique... la concrétisation d'un Idéal aux frontières de l'Absolu et de l'Absurde !

Une nouvelle religion était née, avec ses rites, ses coutumes, et même ses sacrifices. À cette pensée, Pat se sentit frémir.

— Nous avons regretté votre départ et notre lâcheté, expliquait Mira, et nous avons décidé de vous rejoindre lorsque nous nous sommes égarés dans la vallée des Échos. Alors Doc, qui s'était perdu, est monté sur un grand rocher et s'est mis à vous appeler. Il a parlé longtemps, en espérant que le son de sa voix arriverait à vos oreilles. Mais l'écho avait une puissance insoupçonnée et les vibrations ont dû être captées par les Longs-Museaux, car à peine étions-nous sur le point de nous réunir qu'ils sont apparus. J'ai assisté au massacre. C'était horrible...

Elle eut une sorte de sanglot sec et reprit :

— Alors, j'ai essayé de fuir, mais ils ont fini par me rattraper. J'étais absolument à bout de forces.

— C'est ce qui nous attend, nous aussi, soupira Pat, lorsque nous sortirons de cette tour.

Il désigna par la grande baie la foule qui sortait petit à petit de sa béatitude et reprenait ses sens. Derrière eux, les bobines dans le coffre

avaient fini de tourner et les mécaniques s'étaient tues.

Pat tourna la tête. Il vit Mira qui s'était blottie dans les bras de Fats et pleurait en silence, mais il fronça les sourcils :

— Où est Karen ?

Une porte était ouverte dans le fond, et ils s'y précipitèrent tous. Karen était au milieu d'une autre salle et les appelait.

— Venez voir, leur dit-elle, j'hésite encore à y croire.

Dans sa main tendue et largement ouverte, elle leur présentait des pilules et des tablettes nutritives qu'elle avait puisées à l'intérieur d'un distributeur automatique. Il y en avait des réserves incalculables, disposées sur plusieurs rangées tout autour de la salle.

Alors la même idée naquit dans leur esprit et. Pat, fébrilement, la résuma par ces simples mots :

— Ce n'est pas tout, il faut encore que nous puissions être certains que...

Le cœur battant, il entraîna ses compagnons derrière lui.

Aux étages inférieurs, ils trouvèrent d'autres réserves, des médicaments de toutes sortes, des piles d'enregistrements magnétiques et des salles de lecture abondamment fournies, comme si l'humanité, à la veille de la Catastrophe, avait prévu ce refuge inviolable pour aider à la survivance de quelques élus.

Mais là encore le mystère demeurait entier, et nul ne connaîtrait jamais le fin mot de l'histoire. À peine pouvait-on supposer que le temps nécessaire avait manqué aux Anciens pour réaliser leur projet, et que les trompettes de l'Apocalypse avaient sonné trop tôt le glas de l'humanité.

Oui, cela pouvait s'expliquer ainsi. Mais quelle importance, à présent, puisque la tour allait enfin remplir son véritable rôle ?

À la base de l'édifice, la porte monumentale était restée grande ouverte, mais les Longs-Museaux, devant l'entrée, ne bronchèrent pas lorsque les humains apparurent.

Une crainte surnaturelle les empêchait de franchir un seuil qui leur était interdit.

Alors Pat se tourna vers ses compagnons et leur dit, le cœur plein d'allégresse :

— Après tout, il y avait quand même un espoir au bout de notre route.

Il actionna lui-même les mécanismes de fermeture et les lourds battants se rabattirent avec un bruit sec.